BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
22
NAPOLI

XXIX F 4

XXIII XXIII

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME QUATRIEME.

88
N
70

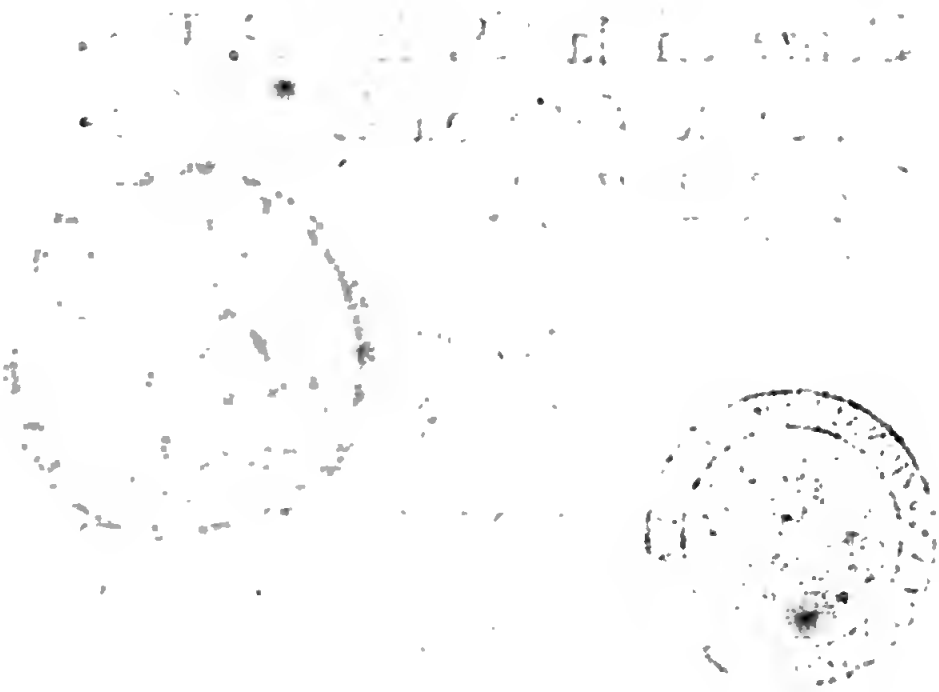
COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME QUATRIEME.

Contenant la IIe. & IIIe. Parties de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse.*

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A JULIE. (1)

J'AI pris & quitté cent fois la plume ; j'hésite dès le premier mot ; je ne sais quel ton je dois prendre ; je ne sais par où commencer ; & c'est à Julie que je veux écrire ! Ah malheureux ! que suis-je devenu ? Il n'est donc plus ce tems où mille sentimens

(1) Je n'ai gueres besoin, je crois, d'avertir que dans cette seconde partie & dans la suivante, les deux amans séparés ne font que déraisonner & battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torent ! Ces doux momens de confiance & d'épanchement ſont paſſés : Nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres ? vos yeux daigneront-ils les parcourir ? les trouverez-vous aſſez reſervées, aſſez circonſpectes ? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Qu'elle différence, ô Ciel ! de ces jours ſi charmans & ſi doux à mon effroyable miſere ! Hélas ! je commençois d'exiſter & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement ; l'eſpoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah ! que ne les ai-je terminé avant de me ſurvivre à moi-même ! Que n'ai-je ſuivi mes preſſentimens après ces rapides inſtans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il faloit la borner à ces trois ans ou

les ôter de ſa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, ſi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame ; je jouirois de ma raiſon ; je remplirois les devoirs d'un homme, & ſemerois peut-être de quelques vertus mon inſipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil oſa contempler ce qu'il ne faloit point voir. Cette vue a produit enfin ſon effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne ſuis plus qu'un furieux dont le ſens eſt aliéné, un lâche eſclave ſans force & ſans courage, qui va traînant dans l'ignominie ſa chaine & ſon déſeſpoir.

Vains rêves d'un eſprit qui s'égare ! Deſirs faux & trompeurs, déſavoués à l'inſtant par le cœur qui les a formés ! Que ſert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand il nous ſeroient offerts ? Ah ! qui jamais connoîtra l'amour t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité poſſible que je vouluſſe acheter au prix de mes premiers feux ? Non, non, que le Ciel garde ſes bienfaits & me laiſſe, avec ma miſere, le ſouvenir de mon

bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi : suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naitre. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus ; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui sçus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étois capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu

me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah! Julie, crois-moi; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien! Mille t'adoreront, ſans doute; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Réponds-moi, maintenant, amante abuſée ou trompeuſe; que ſont devenus ces projets formés avec tant de myſteres? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! ſur la foi de tes promeſſes j'oſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéiſſance, de docilité, de diſcrétion? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'a-

bandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié ; rends-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel ! j'euſſe mépriſé votre ſort. J'euſſe été le plus heureux des êtres..... Hélas ! je ne ſuis plus rien, un inſtant m'a tout ôté. J'ai paſſé ſans intervalle du comble des plaiſirs aux regrets éternels, je touche encore au bonheur qui m'échappe..... j'y touche encore & le perds pour jamais !.... Ah ! ſi je le pouvois croire ! ſi les reſtes d'une eſpérance vaine ne ſoutenoient..... O ! rochers de Meillerie que mon œil égaré meſura tant de fois, que ne ſervites-vous mon déſeſpoir ! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas ſenti le prix.

LETTRE II.

DE MILORD EDOUARD A CLAIRE.

NOUS arrivons à Beſançon, & mon premier ſoin eſt de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'eſt fait ſinon paiſiblement, du moins ſans accident, & votre ami eſt auſſi ſain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auſſi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une ſorte de tranquillité. Il a honte de ſon état, & ſe contraint beaucoup devant moi; mais tout décele ſes ſecretes agitations, & ſi je feins de m'y tromper, c'eſt pour le laiſſer aux priſes avec lui-même, & occuper ainſi une partie des forces de ſon ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée : je la fis courte, voyant que la viteſſe de notre marche irritoit ſa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui ; les conſolations indiſcretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles ; mais la triſteſſe & le ſilence ſont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres éteincelles de la fureur qui va ſuccéder infailliblement à cette léthargie : à la dinée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un ſouris amer, pourquoi reſtons-nous un moment ſi près d'elle ? Le ſoir il affecta de parler beaucoup, ſans dire un mot de Julie. Il recommençoit des queſtions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut ſavoir ſi nous étions déjà ſur terre de France, & puis il demanda ſi nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere choſe qu'il fait à chaque ſtation, c'eſt de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai ſauvé du feu deux ou trois de ces brouillons ſur leſquels vous pourrez entrevoir l'état de ſon ame. Je crois pourtant qu'il eſt parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers ſymptômes eſt facile à prévoir ; mais je ne ſaurois dire quel en-

ſera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaiſon du caractere de l'homme, du genre de ſa paſſion, des circonſtances qui peuvent naître, de mille choſes que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ſes fureurs, mais non pas de ſon déſeſpoir, & quoiqu'on faſſe, tout homme eſt toujours maître de ſa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il reſpectera ſa perſonne & mes ſoins ; & je compte moins pour cela ſur le zele de l'amitié qui n'y ſera pas épargné, que ſur le caractere de ſa paſſion & ſur celui de ſa maîtreſſe. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & long-tems d'un objet, ſans contracter des diſpoſitions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inſpire, & je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme auſſi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'oſe compter auſſi ſur ſon cœur ; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée.

Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés ; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe ; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire ; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné, non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe ; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature ; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & boulever-

ſer l'harmonie des êtres penſans ? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui. Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens ? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes ; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du pere commun qui fait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (1).

Que ſignifie ce ſacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diverſité de fortune

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, ſans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui ſont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cauſe célebre, où l'honneur du rang atta-

& d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle d'humeur & de caractere demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choiſit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choiſit plus mal encore. Qu'une fille manque de raiſon, d'expérience, pour juger de la ſageſſe & des mœurs, un bon pere y doit ſuppléer ſans doute. Son droit, ſon devoir même eſt de dire ; ma fille, c'eſt un honnête homme, ou, c'eſt un fripon ; c'eſt un homme de ſens, ou, c'eſt un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainſi l'ordre de la ſociété, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang ſe regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur

---

cuoit inſolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna ſon procès, oſa déshériter ſon fils pour n'avoir pas voulu être un mal-honnête homme. On ne ſauroit dire à quel point dans ce pays ſi galant les femmes ſont tyrannifées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent ſi cruellement par leurs mœurs.

choix, voilà le véritable ordre ſocial, ceux qui le reglent par la naiſſance ou par les richeſſes ſont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du Ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par des grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maitreſſe de votre ſort; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe l'indolence lui tient lieu de raiſon? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de

l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible ; c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raiſon choiſira ſeule ; c'eſt le cas où vous êtes ; ſi l'amour regne, la nature a déjà choiſi ; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la nature qu'il n'eſt pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne

peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon ame dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai du moins qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez, je vous prie, à aucun commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

1.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? cœur pitoyable! raſſurez-vous. Je me porte bien.... je ne ſouffre pas.... je vis encore.... je penſe à vous.... je penſe au tems où je vous fus cher.... j'ai le cœur un peu ſerré.... la voiture m'étourdit.... je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force.... où n'en aurai-je plus beſoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de viteſſe? Où me conduit avec tant de zele cet homme qui ſe dit mon ami? Eſt-ce loin de toi, Julie? eſt-ce par ton ordre? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas?... Ah fille inſenſée!... je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi

rapidement. D'où viens-je ? où vais-je & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous eu peur, cruels, que je ne coure pas assez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! est-ce là votre accord ? sont-ce là vos bienfaits ? ....

3.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais ? ... Non, non, ce tendre cœur m'aime ; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau .... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (1) .... quel repentir éternel tu te prépares ! .... hélas ! il sera trop tard .... quoi ! tu pourrois oublier .... quoi ! je t'aurois mal connue ! ... Ah ! songe à toi, songe à moi, songe à .... écoute, il en est tems encore .... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent.... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis.

(1) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

Nous devons l'être ; . . nous le ferons ! . . ah ! l'air emporte mes plaintes ! . . & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle . . . . vivre loin d'elle ! . . .

LETTRE III.

MILORD EDOUARD A JULIE.

VOTRE couſine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par ſatisfaire là-deſſus votre empreſſement, pour lire enſuite poſément cette lettre ; car je vous préviens que ſon ſujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'eſt le chemin des paſſions qui m'a conduit à la philoſophie. Mais de tout ce que j'ai obſervé juſqu'ici, je n'ai rien vu de ſi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puiſſe au pre-

mier coup d'œil aſſigner les différences, & il ſe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt par cela même qui vous diſtingue, qu'il eſt poſſible de vous diſtinguer, & que les traits d'un modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la conſidérer long-tems pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un ſentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à meſure que la raiſon l'a juſtifié. A votre égard, ce fut toute autre choſe encore, & ce ſentiment fut ſi vif, que je me trompai ſur ſa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des ſexes qui produiſoit cette impreſſion, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur ſent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous ſeriez ſans votre ami;

je ne vois pas de même ce qu'il ſeroit ſans vous ; beaucoup d'hommes peuvent lui reſſembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentimens. Je connus que je n'étois point jaloux ni par conſéquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi ; il vous faut les prémices d'une âme, & la mienne ne ſeroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiſcrete dont le mauvais ſuccès n'eſt qu'une raiſon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter & je puis réparer encore tout le mal que ie vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie ! & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré ? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais ſi Julie pure & chaſte a pourtant ſuccombé, comment ſe relevera-t-elle après ſa chute ? Comment réſiſtera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dan-

gereuſe image de tous les plaiſirs paſſés ? Jeune amante ne vous en impoſez plus, & renoncez à la confiance qui vous a ſéduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore : vous ſerez avilie & vaincue, & le ſentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de votre ame pour que vous puiſſiez jamais l'en chaſſer ; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corroſive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impreſſion ſans effacer à la fois tous les ſentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous reſtera plus d'amour, il ne vous reſtera plus rien d'eſtimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une ſeule choſe, Julie, c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui vous reſte ; profitez-en, tandis qu'il eſt tems encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le Ciel vous fit dépoſitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre

aſſez conſidérable, qui fut long-tems le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & commode ; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe qui paſſe au bout du parc offre à la fois une perſpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui, c'eſt-là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'aſyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ſerrer, à la face du Ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles

ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les ſentiments qui vous uniſſent le bonheur des ames pures ; puiſſe le Ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble ; puiſſiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfans ; puiſſent vos neveux en parcourant avec un charme ſecret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur : *Ce fut ici l'aſyle de l'innocence, ce fut ici la demeure de deux amans.*

Votre ſort eſt en vos mains, Julie ; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs ; je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge auſſi de la ſureté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement

d'autrui pour diſpoſer d'elle-méme. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il réſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre époux.

Je vous laiſſe à vos réflexions; mais je vous le repéte, craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entrainera dans l'abyme que vous ne connoitrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous ſerez ſacrifiée à la chimere des condi-

tions

tions (1). Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée & mépriſable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuſe.

P. S. Dans le doute de votre réſolution, je vous écris à l'inſçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un inſtant tout l'effet de mes ſoins.

LETTRE IV.

DE JULIE A CLAIRE.

OH, ma chére, dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agita-

(1) La chimere des conditions ! C'eſt un pair d'Angleterre qui parle ainſi ! & tout ceci ne ſeroit pas une fiction ? Lecteur ; qu'en dites-vous ?

tions, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumiere de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des paſſions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que ſi je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel époux mon pere me deſtine ; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuſe ? L'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir ; en me ſacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah ! chére & tendre amie, toi qui

fus toujours mon unique reſſource & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés, tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie ſi je ſais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puiſque tu as commencé ; ſupplée à mon courage abattu, penſe pour celle qui ne penſe plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux & choiſis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raiſon de choiſir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon ange. Ah ! laiſſe-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore ! Douce & raviſſante union des ames ! délices inexprimables, même au ſein des remords ! Dieux ! que feriez-vous pour mon cœur au ſein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'in-

nocence ſeroient encore en mon pouvoir? Quoi! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de ſa tendreſſe!.... & j'héſite un ſeul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne ſuis pas déjà femme vertueuſe, & chaſte mere de famille?.... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir ſortir de mon aviliſſement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je ſaurai remplir à mon tour les devoirs ſacrés qu'ils ont remplis envers moi?.... & les tiens? Fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Eſt-ce en plongeant le poignard dans le ſein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore ſa famille apprendra-t-elle à ſes enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendreſſe d'un pere & d'une mere idolâtre, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleurs & d'opprobre... & jouis ſi tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'envi-

ronnent ! quitter furtivement ſon pays ; déshonorer ſa famille, abandonner à la fois pere, mere, amie, parens & toi-même ! & toi, ma douce amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance, je puis reſter éloignée un ſeul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir !.... ah non ! que jamais.... que de tourmens déchirent ta malheureuſe amie ! elle ſent à la fois tous les maux dont elle a le choix, ſans qu'aucun des biens qui lui reſteront la conſole. Hélas ! je m'égare. Tant de combats paſſent ma force & troublent ma raiſon ; je perds à la fois le courage & le ſens. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en toi ſeule. Ou choiſis, ou laiſſe-moi mourir.

LETTRE V

RÉPONSE.

TES perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chére Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je

les ſens & ne les puis appaiſer ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une ame agitée ; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoît peut ſe taire devant un conſeil déſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe tait ou s'oppoſe à lui-même ; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni reſter indéciſe ni bien choiſir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien par ce qu'il me coûte que ce ſera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la

raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule regle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime connoit ces timides précautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pere & une mere chériſſent une fille unique, il n'y a pas, je le ſais, de quoi s'en étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'eſt pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mûr un homme auſſi froid que M. de Wolmar s'attendriſſe en te voyant, pour la premiere fois de ſa vie; que toute une famille t'idolâtre unanimement; que tu ſois chére à mon pere, cet homme ſi peu ſenſible, autant & plus, peut-être, que ſes

propres enfans ; que les amis, les connoiſſances, les domeſtiques, les voiſins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt. Voilà, ma chére, un concours moins vraiſemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta perſonne quelque cauſe particuliere. Sais-tu bien quelle eſt cette cauſe ? Ce n'eſt ni ta beauté, ni ton eſprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'eſt cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réſiſter à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi ; pluſieurs ont autant de graces ; toi ſeule as avec les graces, je ne ſais quoi de plus ſéduiſant qui ne plaît pas ſeulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ! tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu, & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je déprise sa grande ame. Mais crois-moi, ce zele tout pur qu'il est, seroit moins ardent si dans la même circonstance il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chére, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hom-

mes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils ſeront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous fuiront ou vous deviendront ſemblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reſte du monde.

Venons maintenant à moi, couſine, à moi qu'un même ſang, un même âge, & ſur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori :
Conforme era l'etate,
Ma'l penſier più conforme (a).

Que penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche ? crois-tu qu'il puiſſe ne régner entre nous qu'une union

(a) Nos ames étoient jointes ainſi que nos demeures, & nous avions la même conformité de goûts que d'âges.

Taſſ. Amint.

commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaiſir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers tranſports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je ſais ce que vaut dans ton cœur modeſte le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euſſe été ta confidente ſi j'euſſe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en s'uniſſant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

Qu'eſt-ce qui rend les amitiés ſi tièdes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer ? Ce ſont les intérêts de l'amour ; c'eſt l'empire de la beauté ; c'eſt la jalouſie des conquêtes. Or ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diviſion ſeroit déjà faite ; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux ſont de nature à ne s'éteindre qu'avec

la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura long-tems à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plût au Ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien; je le garde avec plaiſir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions ſur la figure j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les diſputer, & je ſuis bien ſûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'eſprit de ſavoir qui de nous deux eſt la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait ſi indifférente; je ſais là-deſſus à quoi m'en tenir, ſans en avoir le moindre chagrin. Il me ſemble même que j'en ſuis plus fiere que jalouſe; car enfin les charmes de ton viſage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'eſt en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu.

Je n'aimerois pourtant gueres à faire peur pour mon compte, mais je ſuis aſſez jolie pour le beſoin que j'ai de l'être. Tout le reſte m'eſt inutile, & je n'ai pas beſoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de ſavoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que ſoit ton deſtin, je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis ; ſi tu reſtes, je reſte : j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte ; ton ſort doit être le mien, & puiſque nous fûmes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irréſolution que toi. Premierement, quant à ma famille, ſi je quitte un pere facile, je quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans

tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendreſſe : car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chére que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui reſteront, à peine ſaura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure ? *Manco male*, ma chére ; c'eſt à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en conſoler. Pour moi, quoique j'eſtime ſon caractere, que je ne ſois pas ſans attachement pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe ? En vérité je ne le ſens gueres à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & paſſable comme je ſuis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, couſine, que quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre

le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelque lien à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.

BILLET.

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ſerai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

VOTRE lettre, Milord, me pénetre d'attendriſſement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y ſera pas moins ſenſible quand il ſaura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas ! il n'y a que les infortunés qui ſentent le prix des ames bienfaiſantes. Nous ne ſavons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous ſurprendront plus.

Qu'il me ſeroit doux d'être heureuſe ſous les auſpices d'un ami ſi généreux, & de tenir de ſes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refuſé ! Mais, Milord, je le vois avec déſeſpoir, elle trompe vos bons deſſeins ; mon ſort cruel l'emporte ſur votre zele & la douce image des biens que vous m'offrez ne ſert qu'à m'en rendre la privation plus ſenſible. Vous donnez une retraite agréable & ſûre à deux amans

perſécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union ſolemnelle, & je ſais que ſous votre garde j'échapperois aiſément aux pourſuites d'une famille irritée. C'eſt beaucoup pour l'amour, eſt-ce aſſez pour la félicité ? Non, ſi vous voulez que je ſois paiſible & contente, donnez-moi quelque afyle plus ſur encore, où l'on puiſſe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos beſoins, & par une généroſité ſans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deſtinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah ! Milord ! ſerai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

Voilà la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au déſeſpoir ? Hélas ! il vaudroit autant con-

ſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature ? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bornes de la reconnoiſſance ? N'eſt-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand on n'eſt point tenté de le paſſer ? Qui, moi ? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chére ; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plaiſir qu'en moi ſeule ? Un pere preſque ſexagénaire ! une mere toujours languiſſante ! Moi leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? La terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore ? Non, Milord, la vertu que

j'abandonnai, m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à ſa place, elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin, qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes: mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne ſentez-vons point qu'il faut être pere pour avoir droit de conſeiller les enfans d'autrui? Quant à moi, mon parti eſt pris; mes parens me rendront malheureuſe, je le ſais bien; mais il me ſera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame ſenſible, félicité ſi charmante & ſi deſirée, va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au

fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de vôtre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez: ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente; le vulgaire ne connoit point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentimens qui caractériſent les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non; cette affection ſecrete qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoître; vous

rez plus encore, s'il eſt poſſible, près l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, on pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage !

LETTRE VII.

DE JULIE.

ET toi auſſi, mon doux ami ! & toi l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe ! j'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés ; je les aurois ſupportés avec patience : mais toi pour qui je les ſouffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me ſont ſeuls inſupportables, & il m'eſt affreux de

voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chéres! Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouiſſent avec ton courage! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue! Combien de fois j'eſſüyai mes larmes ameres en me diſant, je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux; mille ennuis m'aſſiégent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes? Vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu? Où ſont ces fieres maximes? Qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maîtreſſe? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite qu'un homme ſans courage, amolli par les plaiſirs, qu'un cœur lâche abattu

le premier revers, qu'un insensé renonce à la raison sitôt qu'il a soin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation, devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse ?

Regarde à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ? tu m'oses faire des reproches ? tu t'oses plaindre de moi ? . . . de ta Julie ? . . . barbare ! ... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah ! si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable ! . . . mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite ; quels projets j'osai former

pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances ! Quelque jour, j'oſe m'en flatter encore, tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon pere ; tu n'ignores pas les diſcours publics ; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre il falut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'oſes dire ? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe ? Ingrat ! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je ſerai livrée à l'opprobre ? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon déshonneur ? Viens cruel, ſi tu le crois, viens recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être déſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons ſenti l'un pour l'autre ; je ſuis prête

prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure ; elles me ſont inſupportables. O Dieu ! comment peut-on ſe quereller quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a ſi grand beſoin de conſolation ? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas ? Plaignons-nous du ſort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union ſi parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines ? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie ? Comment n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens ? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien ſi tu partageois mes maux ils

te ſeroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton ſort déplorable ! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon ſexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre. Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible ; en proie à mille peines paroître joyeuſe & contente ; avoir l'air ſerein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne penſe ; déguiſer tout ce qu'on ſent ; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tyrannie des bienſéances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échappe à l'eſclavage ; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le Ciel n'impoſe pas on n'aſſervit qu'un corps ſans ame : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir ſacré de la fidélité. Il en eſt de plus ſages ? ah,

je le ſais ! Elles n'ont point aimé ? Qu'elles ſont heureuſes ! Elles réſiſtent ? J'ai voulu réſiſter. Elles ſont plus vertueuſes ? Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul je l'aurois toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus ? .... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole ! ..... mais moi que vais-je devenir ? .... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me conſolera donc dans mes peines ? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ! Où trouverai-je aſſez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je cede ? Où trouverai-je aſſez de force pour réſiſter, dans l'abattement où je ſuis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déjà ſentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémiſſant déchirer mon cœur ! privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir ; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai rien fait que

nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eſt ſans dédommagement.

C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le tems même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes : Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oſes-tu dégrader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'eſt-ce pas aſſez du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus

un jour ; mérite que pour toi j'aye ceſſé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre effeminée, que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de ſon repos prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs ? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel

point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

DE CLAIRE.

VOUS avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt ? & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous ; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh ! que de pareils amans ſont à craindre, & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible; vous lui devez les plus tendres conſolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juſte; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril; ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai détourné d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le vôtre; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parens à la honte & au déſeſpoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du ſien.

Quoi qu'il en ſoit, voilà ma conduite & mes torts, & puiſque vous

vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule ; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous ; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me convien-

droit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

NOUS l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſ-

ſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus longtems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théâtre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (1). Les ſiens ſont ſupérieurs à bien des égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de tems, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprès de vous. En at-

(1) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? Dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

tendant vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre pere. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poſte, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beaucoup d'entretien. La muſique remplira les vuides du ſilence, le laiſſera réver, & changera par degrés ſa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oſerois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repaſſant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, ſur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous ſera plus néceſſaire. Quant à préſent, ſurement il vous eſt inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE X.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux ſur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'aviliſſement où je ſuis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuſe amie, qui fûtes ſi ſouvent mon refuge, j'oſe encore verſer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiſſant : j'oſe encore implorer vos conſolations contre le ſentiment de ma propre indignité ; j'oſe recourir à vous quand je ſuis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme auſſi mépriſable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, où comment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle que je ne ſuis pas digne de nommer ! Qu' elle doit gémir de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rampant & ſi bas ! Qu'elle doit de dédain & de

haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante couſine (1) connoiſſez mon crime & mon repentir ; ſoyez mon Juge & que je meure ; ou ſoyez mon interceſſeur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce ſentiment jointe à l'étonnante généroſité de Milord Edouard me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire tou-

(1) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma couſine ; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

tes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître uu deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Milord avec le Baron d'Etange ; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défenſe de me voir ; la réſolution priſe de me faire partir ; la diligence & le ſecret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me ſembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je ſavois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit ſelon moi de me déceler le but de ſes ſoins. Je réſolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deſſein je me bornai à examiner les choſes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules ſoupçons, & le zele de l'humanité ne lui inſpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalouſie ne tirât quelque indice de trahiſon. A Beſançon je ſçus qu'il avoit écrit à Julie,

ſans me communiquer ſa lettre, ſans m'en parler. Je me tins alors ſuffiſamment convaincu, & je n'attendis que la réponſe, dont j'eſpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciſſement que je méditois.

Hier au ſoir nous rentrâmes aſſez tard, & je ſçus qu'il y avoit un paquet venu de Suiſſe, dont il ne me parla point en nous ſéparant. Je lui laiſſai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe..... je reſpecte votre vertu..... mais je plains votre erreur..... A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne ſouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma couſine! c'eſt-là ſur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles; quand ils veulent

écouter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire : mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſſeins ſecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois ſans ceſſe, lui firent connoître enfin le ſujet de ma fureur. Il ſourit ; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raiſon, & je ne me bats point contre un inſenſé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir ? Je ſentis dans l'accent de ce diſcours je ne ſais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le ſon de ſa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux ſur les ſiens que tous mes ſoupçons ſe diſſiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance. Il s'apperçut à l'inſtant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eût précédé ma juſtification, je ne vous aurois vu de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire ; mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi

le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre cousine. Je vis en les lisant quelle amante & quelle amie le Ciel m'a données ; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes

remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites, quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la nature me déſole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante couſine, vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philoſophie ! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours ; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre, qui nous excite à me-

nacer de loin les paſſions & nous laiſſe comme un faux-brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les deſire plus ardemment & en a plus beſoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'oſe eſpérer, je ne ſuis point tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens ranimer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter ſans ceſſe. O chére amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'eſtime ! mon ame ſe réveille & reprend dans les vôtres ſa force & ſa vie. Le chaſte amour & l'amitié ſublime me rendront le courage qu'un lâche déſeſpoir fut prêt à m'ôter : les purs ſentimens de mon cœur me tiendront lieu de ſageſſe ; je ſerai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, ſi je puis m'en relever un inſtant. Je

ne ſais, ni ne veux ſavoir quel ſort le Ciel me réſerve; quel qu'il puiſſe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me ſervira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas aſſez vécu pour mon bonheur? C'eſt maintenant pour ſa gloire que je dois vivre. Ah! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant; pouvoit-il moins faire? Il fut aimé de Julie!

P. S.. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables!* Que ſignifient ces mots? Ils ſont dans ſa lettre. Claire, je m'attends à tout; je ſuis réſigné, prêt à ſupporter mon ſort. Mais ces mots .... jamais, quoiqu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore ? Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur ; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer ; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennuis & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un homme ! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité

d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter, dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu va tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ſes bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi; vois quel ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zele. Le Ciel t'a prodigué ſes dons; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué

de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des arts ;

Frutto ſenile in ſu 'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appeſanti ta perſonne : la fade galanterie n'a point rétréci ton eſprit, ni hébété ta raiſon. L'ardent amour en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le pere, t'a donné cette élévation d'idée & cette juſteſſe de ſens (1) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ſes brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ? . . . O mon bien-aimé ! tu

(1) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour ! Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

vas fuir ta Julie ? ... Il le faut ; il faut nous ſéparer ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chére idée t'animer, te conſoler durant cette amere & longue ſéparation ! puiſſe-t-elle te donner cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires ſeront pour toi des diſtractions continuelles, & feront une utile diverſion aux peines de l'abſence. Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule ou livrée aux perſécutions, & tout me forcera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi avec mes propres maux je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer !

Je frémis en ſongeant aux dangers de mille eſpeces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer ; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah ! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'eſt

pas

pas à moi, jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtils que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais ſentis ni donnés! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame; c'eſt-là que tu trouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus; c'eſt-là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer

(2). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu? Songe à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'Hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes deſirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaiſir? Deſquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-

(2) La véritable philoſophie des amans eſt celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

tu mieux aimé reſſembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce ſentiment fût particulier à toi ſeul ; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; ſitôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces tranſports, mon aimable ami ; tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage : car voici le tems de pra-

tiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'eſt pas queſtion d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer ſon pays, être intégre & courageux, tenir ſa foi, même aux dépens de ſa vie. Les vertus privées ſont ſouvent d'autant plus ſublimes qu'elles n'aſpirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même, & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu ſentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui ſans être forcé de ſe haïr lui-même?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des pièges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats; mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice; je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore:

je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers, ta ſageſſe fera le reſte; car c'eſt beaucoup pour s'en garantir que d'avoir ſçu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré ni dans le cœur qui le poſſede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé, car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être

ſenſible, & toujours ignoré du faux ſage qui s'arrête au plaiſir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que ſerviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de ſe procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, ſi l'on ne peut avoir qu'un des deux, ſacrifier celui que le ſort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux ſavoir que moi, qui n'ai fait qu'empoiſonner les douceurs de ma vie en penſant y mettre le comble ? Laiſſe donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & ſois ſûr que s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui eſt bon & honnête ; n'écoute que tes propres deſirs, ne ſuis que tes inclinations naturelles ; ſonge ſur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le

charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentimens sublimes d'une ame forte: mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle: sitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous si nous n'aimions plus? Eh! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite, tendront mille embuches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser; tu ne cher-

cheras point l'amour, mais les plaiſirs : tu les goûteras ſéparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne ſais ſi tu trouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu ſentis auprès d'elle. L'épuiſement de ton ame t'annoncera le ſort que je t'ai prédit ; la triſteſſe & l'ennui t'accableront au ſein des amuſemens frivoles. Le ſouvenir de nos premieres amours te pourſuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te ſurprendre. A l'inſtant le voile du dégoût couvrira tous tes plaiſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah, ſi jamais tu m'oublies..... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté,

non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoiqu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer ſento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te! (a)

Julie, laiſſe-moi reſpirer. Tu fais bouillonner mon ſang: tu me fais treſſaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du ſaint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien ſon ardeur céleſte. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que des ordres? Crois que ſi je m'oublie au point d'avoir beſoin de raiſons pour bien faire, au moins ce n'eſt pas de ta part, ta ſeule volonté me ſuffit. Ignores-tu que je ſerai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te déſobéir. Oui,

(a) O de quelle flamme d'honneur & de gloire je ſens embraſer tout mon ſang, ame grande, en parlant avec toi!

j'aurois brûlé le Capitole ſi tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choſes ; mais ſais-tu bien pourquoi je t'aime ainſi ? Ah ! fille incomparable ! c'eſt parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à perſonne ſans mon conſentement, n'eſt-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne ſera point violée : j'ignore dans la carriere où je vais m'eſſayer pour te complaire à quel ſort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange ; je ne vis, je n'exiſte que pour elle, & mourrai libre ou ſon époux. Adieu, l'heure preſſe & je pars à l'inſtant.

LETTRE XIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier au ſoir à Paris, celui qui ne pouvoit vivre ſéparé de toi par deux rues en eſt maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon ſang en longs ruiſſeaux auroit tracé cette route immenſe, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas ſenti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah! ſi du moins je connoiſſois le moment qui doit nous rejoindre ainſi que l'eſpace qui nous ſépare, je compenſerois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs eſt couverte de ténebres de l'avenir : Le terme qui doit la borner ſe dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô ſupplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le ſoleil ſe leve & ne me rend plus l'eſ-

poir de te voir ; il ſe couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plaiſir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte ; elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chére & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé ?

Que cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes ; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie, & puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées qui ſont le fruit de ta derniere lettre eſt que je me trouve à préſent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laiſſerois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me ſoutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me ſoutenir moi-même. Je ſuis convaincu qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme

celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'eſt-là ton triomphe ! Mais qu'eſt-ce que la ſeule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus ſacrés ? Où ſont-ils ces hommes groſſiers qui ne prennent les tranſports de l'amour que pour une fievre des ſens, pour un deſir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils obſervent, qu'ils ſentent ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouffrir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inſpirés le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon ame. Julie, eh ! qu'aurois-je été ſans toi ! La froide raiſon m'eût éclairé peut-être ; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai

plus ; je ſaurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus ; ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſçuſſent aimer!

En méditant en route ſur ta derniere lettre, j'ai réſolu de raſſembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoi qu'il n'y en ait pas une que je ne ſache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire ; j'aime poutant à les relire ſans ceſſe, ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui ſeule peut faire mon bonheur. Mais inſenſiblement le papier s'uſe, & avant qu'elles ſoient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choiſir exprès pour cela. Il eſt aſſez gros, mais je ſonge à l'avenir, & j'eſpere ne pas mourir aſſez jeune pour me borner à ce volume. Je deſtine les ſoirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il ſera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il ſera pour moi le contrepoi-

ſon des maximes qu'on y reſpire ; il me conſolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'inſtruira durant ma jeuneſſe, il m'édifiera dans tous les tems, & ce ſeront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet uſage.

Quant à la derniere que j'ai préſentement ſous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'eſt que cet article eſt préciſément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même ſongé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de conſtance ? Autrefois tu connoiſſois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie ! inſpires-tu des ſentimens périſſables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je ceſſer jamais d'être à toi ? Non, non, c'eſt du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier tranſport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſé-je vue que ce premier inſtant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois main-

tenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie ! que je me dépite contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême Puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur

moi ſes bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienſéance. Je me vois, par une penſion qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-deſſus de ma naiſſance, & c'eſt peut-être ce que je ſerai forcé de faire à Londres pour ſuivre ſes vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne ſerai point tenté d'employer en vaines dépenſes l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers beſoins ou du moins les plus ſenſibles ſont ceux d'un cœur bienfaiſant, & tant que quelqu'un manque du néceſſaire, quel honnête homme a du ſuperflu?

LETTRE XIV.

A JULIE.

(1) J'ENTRE avec une ſecrete horreur dans ce vaſte déſert du monde.

(1) Sans prévenir le jugement du Lecteur & celui de Julie ſur ces relations, je crois pouvoir

Ce cachos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de préve-

---

dire que ſi j'avois à les faire & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme un homme de cinquante à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que ſans y avoir fait un fort grand rôle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces lettres comme elles ſont; que les lieux communs uſés reſtent, que les obſervations triviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que juſqu'à la fin de ſa vie ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

nance ; & que mille ſoins officieux n'y ſemblent voler au-devant de moi. Mais c'eſt préciſément de quoi je me plains. Le moyen d'être auſſi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu ſi j'avois quelque important ſervice à lui demander ; & quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant ; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour être refuſées, mille eſpeces de piéges que la politeſſe tend à la bonne foi ruſtique. Je n'entendis jamais tant dire : comptez ſur

moi dans l'occaſion ; diſpoſez de mon crédit, de ma bourſe, de ma maiſon, de mon équipage. Si tout cela étoit ſincere & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété ; la communauté des biens ſeroit ici preſque établie, le plus riche offrant ſans ceſſe, & le plus pauvre acceptant toujours, tout ſe mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne ſeroient à Paris. Au lieu de cela, c'eſt peut-être la ville du monde où les fortunes ſont les plus inégales, & où regnent à la fois la plus ſomptueuſe opulence & la plus déplorable miſere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que ſignifient cette apparente commiſération qui ſemble toujours aller au-devant des beſoins d'autrui, & cette facile tendreſſe de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces ſentimens ſuſpects & de cette confiance trompeuſe, veux-je chercher des lumieres & de l'inſtruction ? C'en eſt ici l'aimable ſource, & l'on eſt d'abord enchanté du ſavoir & de la raiſon qu'on trouve dans les entretiens, non-ſeulement

des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la converſation y eſt coulant & naturel ; il n'eſt ni peſant ni frivole ; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivoques. Ce ne ſont ni des diſſertations ni des épigrammes ; on y raiſonne ſans argumenter ; on y plaiſante ſans jeux de mots ; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale auſtere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire ; on n'approfondit point les queſtions de peur d'ennuyer, on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance ; chacun dit ſon avis & l'appuye en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le ſien ; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute ; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes. A juger ſainement des choſes du monde? à bien uſer de la ſociété? à connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler à force de philoſophie tous les principes de la vertu, à colorer de ſophiſmes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour. Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement prêcher avec le même zele les loix, le deſpotiſme, & l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mau-

vaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois (2). Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui, & le zele apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont ne moins un eſprit à eux; point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoiſſent: là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, ſur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, ſur te ou

(2) On doit paſſer ce raiſonnement à un Suiſſe qui voit ſon pays fort bien gouverné, ſans qu'aucune des trois profeſſions y ſoit établie. Quoi! l'Etat peut-il ſubſiſter ſans défenſeurs? non, il faut des défenſeurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être ſoldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au camp, Magiſtrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoiſſoit pas ces bizarres préjugés d'Etat qui les ſéparent & les déshonorent.

ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtéme dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures; tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent, & comme chacun ſonge à ſon interêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entre eux, c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne ſavent preſque jamais de quoi il eſt queſtion. Chaque coterie a ſes régles, ſes jugemens, ſes principes qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maiſon eſt un fripon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcrite. Quiconque aime à ſe répandre & fréquente pluſieurs ſociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes

comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte en entrant ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la poſe de même en ſortant & reprenne s'il veut la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele

BIBLIOTECA NAZIONALE - V. EMANUELE III - N.A.

D

les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier ; le Financier fait le ſeigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philoſophie ; l'homme d'Etat de bel-eſprit ; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon quand il donnoit la préférence à leur ſociété ; mais ce qui étoit vrai de ſon tems ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (3).

(3) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des ſubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe ; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées, on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le ſpectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vûe à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particuliere qu'au véritable état des choſes, & ſe reformera ſans doute ſur de nouvelles lumieres. D'ailleurs je ne fréquente que les ſociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu qu'il faut deſcendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches ſont preſque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la ſuite. En attendant, jugez ſi j'ai raiſon d'appeller cette foule un déſert, & de m'effrayer d'une ſolitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de ſentimens & de vérité.

qui change à chaque inſtant & ſe détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & diſparoiſſent auſſi-tôt qu'on les veut ſaiſir ? Juſqu'ici j'ai vu beaucoup de maſques ; quand verrai-je des viſages d'hommes ?

LETTRE XV.

DE JULIE.

OUI, mon ami, nous ſerons unis malgré notre éloignement ; nous ſerons heureux en dépit du ſort. C'eſt l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoit point la loi des diſtances, & les nôtres ſe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le ſentiment de l'abſence, & de ſe rapprocher en un moment. Quelquefois même on ſe voit plus ſouvent encore que quand on ſe voyoit tous les jours ; car ſitôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble. Si tu

goûtes ce plaiſir tous les ſoirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus ſolitaire ; je ſuis environnée de tes veſtiges, & je ne ſaurois fixer les yeux ſur les objets qui m'entourent, ſans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'aſſiſe:
Quì ſi rivolſe ; e quì ritenne il paſſo ;
Quì co' begli occhi mi trafiſſe il core:
Quì diſſe una parola, e quì ſorriſe. (*a*)

Mais toi, fais-tu t'arrêter à ces ſituations paiſibles ? fais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur ſans émouvoir les ſens, & tes regrets ſont-il aujourd'hui plus ſages que tes deſirs l'étoient autrefois ? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer.

(*a*) C'eſt ici qu'il chanta d'un ton ſi doux, voilà le ſiége où il s'aſſit, ici il marhoit & là il s'arrêta, ici d'un regard tendre il me perça le cœur, ici il me dit un mot & là je le vis ſourire. *Petrarc.*

Ah! tu ne ſens pas, non, ton cœur peu délicat ne ſent pas combien l'amour s'offenſe d'un vain hommage; tu ne ſonges ni que ta vie eſt à moi, ni qu'on court ſouvent à la mort en croyant ſervir la nature. Homme ſenſuel, ne ſauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amans ſéparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autres. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions en liſant ton Plutarque, ſur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en ſeroit aſſez, diſions-nous, pour les rendre inſipides & mépriſables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de quoi jouis-tu quand tu es ſeul à jouir? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des ames qui les anime, & le plaiſir qu'on donne

à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eſt la relation de ta derniere lettre ? Ne feroit-ce point là par hazard du bel eſprit ? Si tu as deſſein de t'en ſervir ſouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eſt-ce, je te prie, que le ſentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut meſurer à la toiſe ? Que veux-tu qu'une pauvre Suiſſeſſe entende à ces ſublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maiſons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton eſprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien ſur ce fonds-là. A ton avis les *traslati* du Cavalier Marin dont tu t'es ſi ſouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & ſi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (1) dans un ſonnet ?

(1) *Suáte, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un ſonnet du Cavalier Marin.

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville ; assigner le caractere des propos qu'on y tient ; y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense ; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que sans y songer il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François ; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs

de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment ; je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime, n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le tems de ſe montrer dans nos tête-à-tête, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement le pourroient-elles ſupporter ? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe & que l'exceſſive joie elle-même

arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte; mais je veux que ſa gaieté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel-eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolere; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer: car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protége & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur? C'eſt ſon prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt

pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien ; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer ſa maîtreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui repréſenter la bienſéance, lui dire que ſi près du terme elle doit prendre un maintien plus ſérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle eſt prête à quitter ; elle traite tout cela de ſottes ſimagrées, elle ſoutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle ſera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne ſauroit aller trop gaiement à la nôce. Mais la petite diſſimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui futichére ; elle.

étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expoſe, & quoi qu'elle en diſe; comme une eau pure & calme commence à ſe troubler aux reproches de l'orage, ſon cœur timide & chaſte ne voit point ſans quelque allarme le prochain changement de ſon ſort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux! Ils s'aiment; ils vont s'épouſer; ils jouiront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens; mais j'en ai eu une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI.

A JULIE.

QUE les paſſions impétueuſes rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené ſe nourrit aiſément de chimeres, & qu'il eſt aiſé de donner le change à des deſirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranſports que m'auroit cauſés ta préſence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abſence, & le ſeul auquel la raiſon ne peut rien, c'eſt l'inquiétude ſur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa ſanté, ſa vie, ſon repos, ſon amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eſt pas plus ſûr du préſent que de l'avenir, & tous les accidens poſſibles ſe réaliſent ſans ceſſe dans l'eſprit d'un amant qui les redoute. Enfin je reſpire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ?

O abſence ! ô tourment ! ô bizarre & funeſte état, où l'on ne peut jouir que du moment paſſé, & où le preſent n'eſt point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inſéparable, j'aurois reconnu ſa malice dans la critique de ma relation, & ſa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne reſterois pas ſans replique.

Premierement, ma couſine ; (car c'eſt à elle qu'il faut répondre,) quant au ſtyle, j'ai pris celui de la choſe ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des converſations à la mode, & ſuivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines ſociétés. D'ailleurs, ce n'eſt pas l'uſage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'eſprit, on a beſoin de métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres mêmes en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un même jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de

cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, grace au ſoin que vous avez pris de les iſoler ; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous ſavez ſi bien faire parler, étoient ſéparés l'un de l'autre, & de votre viſage ; couſine, que penſez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La premiere choſe qui ſe préſente à obſerver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la ſociété ? Hé bien, c'eſt auſſi la premiere obſervation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraſte entre les diſcours, les ſentimens, & les actions des honnêtes gens, c'eſt que ce contraſte faute aux yeux au premier inſtant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les coteries, moliniſtes dans l'une, janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez

un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de ſimplicité, un abbé de religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne, ne dois-je pas conclure à l'inſtant qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'eſt aſſez plaiſanter avec la couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpére que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent répondre; car je ſais diſtinguer la critique badine des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver: car ſi le caractere des nations

ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ſerois pas, non plus, ſi mal-adroit que de choiſir la capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entre elles que les peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des Cours qui ſe reſſemblent toutes, que par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à peu près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les obſerver. Je parcourerois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obſerverois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui ſe trouveroit par-

tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet, ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la ſociété; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir; & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des peuples, mais par une voie ſi longue & ſi détournée que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux,

comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aie obſervé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des peuples; ainſi malgré les préjugés dominans, je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays, où il regne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déjà contribué pour ma part au déſordre que j'y remarque; peut-être un trop long ſéjour y con-

romproit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de reſſembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du menſonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir d'autres ſujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais : mais, chére amie, pour avoir la force de ſupporter le fracas du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle

quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre eſt arrivée heureuſement pour le prolonger, & j'admire en le voyant ſi court, combien de choſes ton cœur m'a ſçu dire en ſi peu d'eſpace. Non, je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame ſemblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en liſant tes lettres ? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres qui te peignent ſi bien font quelquefois ſur ton idolâtre amant le même effet que ta préſence. En les reliſant je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & petille, une fureur me fait

treſſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein.... objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?.. ah ! viens !.. je la ſens.... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre.... Il eſt vrai, chére amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté, ni tes careſſes : tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent partout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'oſer m'occuper toujours de toi,

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes époux ! Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte ! mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux ? Ne ſens-tu

pas que l'excès de notre misere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'exiſtence préférable à la nôtre, & comme la Divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

LETTRE

LETTRE XVII.

A JULIE.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole ; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'eſt qu'une vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficul-

tés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'au-

tre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible ; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien ? Je ſuis réduit à m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amuſant. Je m'exerce autant qu'il eſt poſſible à devenir poli ſans fauſſeté, complaiſant ſans baſſeſſe, & à prendre ſi bien ce

qu'il y a de bon dans la ſociété que j'y puiſſe être ſouffert ſans en adopter les vices. Tout homme oiſif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres juſqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'eſt bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais auſſi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, ſur-tout s'il eſt étranger. Il peut ſe diſpenſer de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés ; s'il ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté & non d'un eſprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſſances que m'a donné Milord

Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſociétés moins nombreuſes & plus choiſies. Je ne m'étois trouvé juſqu'à préſent qu'à des dîners réglés où l'on ne voit de femme que la maîtreſſe de la maiſon, où tous les déſœuvrés de Paris ſont reçus pour peu qu'on les connoiſſe, où chacun paye comme il peut ſon dîner en eſprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je ſuis maintenant initié à des myſteres plus ſecrets. J'aſſiſte à des ſoupers priés où la porte eſt fermée à tout ſurvenant, & où l'on eſt ſûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, ſinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'eſt-là que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'eſt-là que regnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques; c'eſt-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcretement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la chronique ſcan-

daleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonnages, chaque interlocuteur ſans y penſer peint encore beaucoup mieux le ſien; c'eſt-là qu'un reſte de circonſpection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, ſous lequel feignant de rendre la ſatyre plus obſcure on la rend ſeulement plus amere; c'eſt-là en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les appeller ſatyriques; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris ſur-tout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt

toujours mal reçu s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien, elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu, il marque juſqu'au vice même ; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles regnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecretes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix, ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer.

Te ſouvient-il, ma Julie, comment en ſoupant chez ta couſine ou chez toi, nous ſavions en dépit de la contrainte & du myſtere, faire tomber l'entretien ſur des ſujets qui euſſent

du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque allusion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre ?

Si la converſation ſe tourne par hazard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du tems mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſitôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de outes

ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les concluſions y ſeroient même ſouvent moins ſéveres ; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence, & l'on ne ſeroit pas fâché pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut que le ſage même n'y pût atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous, inſtruits par l'expérience du monde & ſur-tout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible, toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la nature

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une repréſentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux ; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes ! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

Malgré cette aviliſſante doctrine, un des ſujets favoris de ces paiſibles entretiens c'eſt le ſentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié; cela ſeroit d'une fadeur à mourir. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales & quinteſſencié par tout ce que la métaphyſique a de plus ſubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du ſentiment, ni ſi peu compris ce qu'on en diſoit. Ce ſont des rafinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs groſſiers n'ont jamais rien ſçu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en ſoit du ſentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépenſent ainſi tout leur ſentiment en eſprit, & il s'en exhale tant dans le diſcours qu'il n'en reſte plus pour la pratique. Heureuſement, la bienſéance y ſupplée, & l'on

fait par uſage à peu près les mêmes choſes qu'on feroit par ſenſibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes paſſageres, qu'on s'impoſe pour faire bien parler de ſoi ; car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment ; la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres* ; c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer chercher des nouvelles ; quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire ſoi-

même ; quand il eſt permis d'être chez ſoi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y ſoit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (2) ; combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la fois la même choſe dans la même circonſtance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce ſont autant de marionnettes clouées ſur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'eſt pas poſſible que tous ces gens qui font exactement la même choſe ſoient exactement affectés de même, il eſt clair qu'il faut les

(2) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il eſt beaucoup plus eſſentiel de fuir la fauſſeté, que de s'aſſervir aux bienſéances.

pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il eſt clair que tout ce jargon n'eſt qu'un vain formulaire & ſert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainſi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut ſervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere eſt bien plus un lieu où ſe débitent de jolies converſations, que la repréſentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, ſur deux deſquels on repréſente des Etres chimériques, ſavoir ſur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches ; ſur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troiſieme on repréſente ces pieces immortelles dont la lecture nous faiſoit tant de plaiſir, & d'autres plus nouvelles qui paroiſſent de tems en tems ſur la ſcene. Pluſieurs de ces pieces ſont tragiques mais peu touchantes, & ſi l'on y trouve quelques ſentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune ſorte d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez

ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient ſur des événemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les

mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Térence & Plaute ſe tromperent dans leur objet; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cent mille ames dont il n'eſt jamais queſtion ſur la Scene. Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient déshonorés s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs per-

ſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la Comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitans de la terre; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un carroſſe, un ſuiſſe, un maître-d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde; ce ſont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carroſſe n'eſt pas tant néceſſaire pour ſe conduire que pour exiſter. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, ſi ce n'eſt pour le mal qu'ils font. C'eſt pour eux uniquement que ſont faits les ſpectacles. Ils s'y montrent à la fois comme repréſentés au milieu du théâtre & comme repréſentans aux deux côtés; ils ſont perſonnages ſur la ſcene & comédiens ſur les bancs. C'eſt ainſi que la ſphere du

monde & des auteurs ſe rétrécit ; c'eſt ainſi que la ſcene moderne ne quitte plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſerable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cauſe Moliere lui-même ; il corrigea la Cour en infectant la ville, & ſes ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur ſuccéderent.

En général il y a beaucoup de diſcours & peu d'action ſur la ſcene françoiſe ; peut-être eſt-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un diſoit en ſortant d'une piece de Denys le Tyran : je n'ai rien

vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en ſortant des pieces françoiſes. Racine & Corneille avec tout leur génie ne ſont eux-mêmes que des parleurs, & leur Succeſſeur eſt le premier qui à l'imitation des Anglois ait oſé mettre quelquefois la ſcene en repréſentation. Communément tout ſe paſſe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier ſoin de chaque interlocuteur eſt toujours celui de briller. Preſque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puiſſent être, ils ſongent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une ſentence leur coûte moins qu'un ſentiment; les pieces de Racine & de Moliere (3) exceptées, le *je* eſt preſque auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcene françoiſe que des écrits de Port-Royal, & les paſſions humaines, auſſi

(3) Il ne faut point aſſocier en ceci Moliere à Racine; car le premier eſt, comme tous les autres, plein de maximes & de ſentences, ſurtout dans ſes pieces en vers: mais chez Racine tout eſt ſentiment, il a ſçu faire parler chacun pour ſoi, & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de ſa nation.

modeſtes que l'humilité Chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage, ni à l'auteur de revêtir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcene; mais le tient toujours enchaîné ſur le théâtre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes; & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion, & n'y veut que de l'eſprit & des penſées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvu qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpectacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu,

pour ramaſſer de quoi fournir au caquet après la piece, & l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, & ce fier ſauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entierement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame; & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que

babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? ſitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé ? l'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes, & un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne reſſemblent gueres à leurs diſcours, je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours ſans égard à leurs œuvres ; je vois auſſi que dans une grande ville la ſociété paroit plus douce, plus facile, plus ſûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes ? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore là que des apparences, & ſous ces dehors ſi ouverts & ſi agréables, les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus enfoncés en-dedans que les nôtres. Etranger,

iſolé, ſans affaires, ſans liaiſons, ſans plaiſirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer ?

Cependant je commence à ſentir l'ivreſſe où cette vie agitée & tumultueuſe plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous enſemble en troublent & ſuſpendent les affections, au point d'en oublier quelques inſtans ce que je ſuis & à qui je ſuis. Chaque jour en ſortant de chez moi j'enferme mes ſentimens ſous la clef, pour en prendre d'autres qui ſe prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Inſenſiblement je juge & raiſonne comme j'entends juger & raiſonner tout le monde. Si quelquefois j'eſſaye de ſecouer les préjugés & de voir les choſes comme elles ſont, à l'inſtant je ſuis écraſé d'un certain verbiage qui reſſemble beaucoup à du raiſonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philoſophe qui regarde à la réalité des choſes ; que le vrai ſage ne les conſidere que par les appa-

rences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour loix, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainſi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimeres, & d'impoſer ſilence à la nature & à la raiſon, je vois ainſi défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes deſirs & de regle à mes actions; je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, conſterné, de ſentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé ſi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le ſoir pénétré d'une ſecrete triſteſſe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs ſentimens que je tiens de lui!... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel tranſport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité!

Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie! aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.

LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage, la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire de le

le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere. Oui, tous les ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choſes, la voilà ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur qui n'étoit qu'à nous ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages de ſon zele; nous ne devons pas ſeulement conſulter ſon attachement pour nous, & le beſoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à ſon nouvel état, & ce qui peut agréer ou dé-

plaire à ſon mari. Nous n'avons pas beſoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix ſeules de l'amitié ſuffiſent. Celui qui pour ſon intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ſes intentions ſuffiſoit pour la juſtifier à ſes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deſtinés l'un à l'autre, & ſon cœur ſenſible & pur alliant la plus chaſte pudeur pour elle-même à la plus tendre compaſſion pour ſa coupable amie, elle couvroit ma faute ſans la partager: mais à préſent, tout eſt changé; elle doit compte de ſa conduite à un autre; elle n'a pas ſeulement engagé ſa foi, elle a aliéné ſa liberté. Dépoſitaire en même tems de l'honneur de deux perſonnes, il ne lui ſuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle ſoit honorée; il ne lui ſuffit pas de ne rien faire que de bien; il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir; s'il la blâme,

elle eſt blâmable ; & fût-elle innocente, elle a tort ſitôt qu'elle eſt ſoupçonnée, car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Je ne vois pas clairement ſi toutes ces raiſons ſont bonnes ; tu en ſeras le juge ; mais un certain ſentiment intérieur m'avertit qu'il n'eſt pas bon que ma couſine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le diſe la premiere. Je me ſuis ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnemens, jamais ſur les mouvemens ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant ; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer

à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voie la plus ſûre que nous pourrions choiſir; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice? Ah! n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être coupable ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y penſons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais auſſi moins répréhenſible, en ce qu'il ne compromet perſonne & ne nous donne aucun confident; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Boſquet, & de mettre une enveloppe adreſſée à Regianino que j'aurai ſoin de prévenir. Ainſi Regia-

nino lui-même ne ſaura rien ; il n'aura tout au plus que des ſoupçons qu'il n'oſeroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend ſa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correſpondance continuera par cette voie, je verrai ſi l'on peut reprendre celle qui nous ſervit pendant le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui ſoit permanente & ſûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'eſt pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'eſt plaint en France étoient moins ſéveres que les tiennes ; comme un enfant qui ſe dépite contre ſes maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde ſur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me ſurprend le plus eſt que la choſe qui commence par te révolter eſt celle qui prévient tous les étrangers, ſavoir l'accueil des François & le ton général de leur ſociété, quoique de ton propre aveu tu doives perſonnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la diſtinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général ; mais

je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre tu fais ta critique à bon compte, avant de ſavoir ſi c'eſt une médiſance ou une obſervation. Quoi qu'il en ſoit, j'aime la nation françoiſe, & ce n'eſt pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des inſtructions que nous avons priſes enſemble. Si notre pays n'eſt plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri IV. le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'eſt pas le pays des hommes libres, elle eſt celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du ſage. Hoſpitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui paſſent même la vérité qui les bleſſe, & l'on ſe feroit lapider à Londres ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a paſſé ſa vie en France ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa

retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits, ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités; honore au moins la vérité qui loue, auſſi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en viſites oiſives le tems qui te reſte à paſſer aux lieux où tu es? Paris eſt-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aiſément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne ſont pas des Lords Edouards, & tous les François ne reſſemblent pas à ces beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma couſine dit que tu connois la conſtitution de l'Empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers ſyſtêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré eſt celui qui te convient le mieux, & que tu

n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme? Eſt-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne? Si tu conſideres le but, les plus prompts eſſais ne doivent-ils pas accélérer les ſuccès? Si tu compares les moyens, n'eſt-il pas plus honnête encore de s'avancer par ſes talens que par ſes amis? Si tu ſonges... ah! cette mer!.... un plus long trajet..... j'aimerois mieux l'Angleterre, ſi Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville, oſerois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaiſanes avec tant de plaiſir, pourquoi ne me dis-tu rien des Pariſiennes? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes ſimples & groſſieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus ſéduiſantes perſonnes de l'univers? Déſabuſe-

toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos eſt de ne me point parler d'elles, & quoique tu m'en puiſſes dire, ton ſilence à leur égard m'eſt beaucoup plus ſuſpect que tes éloges.

Je ſerois bien aiſe auſſi d'avoir un petit mot ſur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (1); car enfin la muſique peut être mauvaiſe, & le ſpectacle avoir ſes beautés; s'il n'en a pas, c'eſt un ſujet pour ta médiſance, & du moins tu n'offenſeras perſonne.

Je ne ſais ſi c'eſt la peine de te dire qu'à l'occaſion de la nôce il m'eſt encore venu ces jours paſſés deux épouſeurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chaſſant de château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier eſt une maniere de petit-maître, parlant aſſez réſolument pour faire trouver ſes

(1) J'aurois bien mauvaiſe opinion de ceux qui, connoiſſant le caractere & la ſituation de Julie, ne devineroient pas à l'inſtant que cette curioſité ne vient point d'elle. On verra bientôt que ſon Amant n'y a pas été trompé; s'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

reparties ſpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du malaiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer long-tems celle qui les amene. Je les hais d'oſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, ſois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il ſe préſenteroit un autre toi-même, encore le premier venu ſeroit-il le ſeul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux eſpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaiſir j'aurois à leur meſurer deux doſes de dégoût ſi parfaitement égales, qu'ils priſſent la réſolution de partir enſemble com-

me ils ſont venus, & que je puſſe t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne ſais pas au vrai lequel des deux auteurs a raiſon; mais je ſais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne ſoit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes lectures que de ſonder les diſpoſitions où elles laiſſent mon ame, & j'imagine à peine quelle ſorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ſes lecteurs au bien (2).

Adieu, mon trop cher ami, je ne voudrois pas finir ſitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je ſuis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaiſirs; ce qui les anime & les redouble eſt que ma mere ſe trouve mieux depuis quelques jours; elle s'eſt ſentie aſſez de force pour aſſiſ-

(2) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en ſerve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de ſon jugement.

ter au mariage, & ſervir de mere à ſa Niece, ou plutôt à ſa ſeconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant ſi peu de la conſerver, tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans ſa plus parfaite ſanté; il ſemble même qu'un reſte de langueur rende ſa naïve politeſſe encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut ſi bonne, ſi charmante, ſi digne d'être adorée!.... Sais-tu qu'elle a demandé pluſieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que ſi jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien ſeroit ſon premier ouvrage. Ah! ſi ton cœur ſait être ſenſible, qu'il a beſoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX.

A JULIE.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi ; je ſouffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je penſe. Qui ſera le dépoſitaire de tous mes ſentimens, ſi ce n'eſt toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur ſe permettroit-il de parler, ſi tu refuſois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes obſervations & de mes jugemens, c'eſt pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me preſſer de t'en inſtruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuſerai point ſur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne ſois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Pariſiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point

mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchiſe, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes & qui ſoit bienfaiſant par caractere; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point

de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles ; elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'est toute autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard est d'employer cette voie en

ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà ſi inquiete avant mon départ, que je n'oſai te dire ce que j'en penſois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi, parce qu'elle m'eſt chére, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés ſont mon unique eſpérance, & ſur-tout parce qu'elle eſt mere de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie,

va fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX.

DE JULIE.

MON ami, j'ai remis à Mr. d'Orbe un paquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre; il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, &

ſur ſon cœur ; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de-là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience ; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Pariſiennes ? orgueilleuſe ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte ja-

louſie, avec ta modeſtie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée ſous cette curioſité. Quoi qu'il en ſoit, je ſerai vrai : je puis l'être ; je le ſerois de meilleur cœur ſi j'avois davantage à louer. Que ne ſont-elles cent fois plus charmantes ? que n'ont-elles aſſez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens ?

Tu te plaignois de mon ſilence ? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit ? En liſant cette lettre tu ſentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaiſanes tes voiſines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappelloient à toi ſans ceſſe, & que les autres.... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte peu de gens penſent comme moi des Dames Françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi ; car tout le tort en eſt à toi ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à

quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner; mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura* qui n'eſt pas dépourvue de graces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'eſt l'autre extrêmité des Valaiſanes. Avec des

corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance ; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déjà raſſaſiée, au moins par un ſens.

Leurs traits ſont peu réguliers, mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la phyſionomie qui ſupplée à la beauté, & l'éclipſe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne ſont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils ſemblent quelquefois demander un ſentiment tendre, ils ne le promettent jamais (1).

(1) Parlons pour nous, mon cher philoſophe : pourquoi d'autres ne ſeroient-ils pas plus

Elles ſe mettent ſi bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles ſervent en cela comme en tout de modele au reſte de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles ſont de toutes les femmes, les moins aſſervies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les pariſiennes dominent la mode, & la ſavent plier chacune à ſon avantage. Les premieres ſont comme des copiſtes ignorans & ſerviles qui copient juſqu'aux fautes d'orthographe; les autres ſont des auteurs qui copient en maîtres, & ſavent rétablir les mauvaiſes leçons.

Leur parure eſt plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élégance que de richeſſe. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer ſouvent d'ajuſtement les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule; elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dé-

---

heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à un ſeul.

penſe eſt mieux entendue : au lieu d'habits rapés & ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir : J'aime fort à ne voir ni galon ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes ſur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une Ducheſſe d'une Bourgeoiſe ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'oſeroit imiter. Or ceci ſemble avoir ſa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville, & il n'en eſt pas des bourgeoiſes de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant auſſi les plus riches, leurs femmes ſe diſtinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles ſeroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont

choiſi des moyens plus ſûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple. C'eſt-là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſierement du fard ; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu . . . oh bien des choſes, que ma Julie, toute Demoiſelle qu'elle eſt ne verra ſurement jamais ! Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leur ajuſtement. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit ton ſexe leur a paru vile & roturiere ; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur

leur ſexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore juſqu'où va cette imitation de leur part, mais je ſais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celles qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoient leur préter *l'amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas trop en ſureté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il

n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint Germain juſqu'aux Halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable dans ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere intrépide & curieuſe de fixer les gens acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette

réſerve ne leur coûte gueres, elles ſentent bien leurs avantages, elles ſavent qu'elles n'ont pas beſoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être auſſi que l'impudence eſt plus ſenſible & choquante jointe à la laideur, & il eſt ſûr qu'on couvriroit plutôt de ſoufflets que de baiſers un laid viſage effronté, au lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait con-

tracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entre elles (1); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une eſpece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre partout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpeces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt là qu'unique objet

(1) Tout cela eſt fort changé. Par les circonſtances, ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiécle.

de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrete gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire à y être vues ; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne ; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſociable ces parties ſont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte ; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public ? Mais

c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis.

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut régner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées, la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété

des deux ſexes & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il ſemble que tout l'ordre des ſentimens naturels ſoit ici renverſé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'eſt point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit eſt réſervé aux ſeules femmes mariées, & n'exclut du choix perſonne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que ſa fille un ſeul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienſéance; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'inſtruire en ſont pleins, & le déſordre n'eſt plus blâmable, ſitôt qu'il eſt joint à l'infidélité. O Julie! Telle femme qui n'a pas craint de ſouiller cent fois le lit conjugal oſeroit d'une bouche impure accuſer nos chaſtes amours, & condamner l'union de deux cœurs ſinceres qui ne ſçurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'eſt pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'eſt un ſacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce ſacrement n'a pas la force des moindres contrats civils: il ſemble n'être que l'accord de deux perſonnes libres

qui conviennent de demeurer enſemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont, au ſurplus, aucune ſorte de droit l'une ſur l'autre; & un mari qui s'aviſeroit de contrôler ici la mauvaiſe conduite de ſa femme, n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui ſouffriroit chez nous le déſordre public de la ſienne. Les femmes, de leur côté, n'uſent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les faſſent punir d'imiter leurs infidélités. Au reſte, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été conſulté? Qui n'épouſe que la fortune ou l'état, ne doit rien à la perſonne.

L'amour même, l'amour a perdu ſes droits & n'eſt pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux ſont ici des garçons & des filles qui demeurent enſemble pour vivre avec plus de liberté; les amans ſont des gens indifférens qui ſe voyent par amuſement, par air, par habitude, ou pour le beſoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaiſons, on n'y conſulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'eſt, ſi l'on veut, ſe con-

noître, vivre enſemble, s'arranger, ſe voir, moins encore s'il eſt poſſible. Une liaiſon de galanterie dure un peu plus qu'une viſite; c'eſt un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philoſophie & de bel-eſprit. A l'égard du phyſique il n'exige pas tant de myſtere; on a très-ſenſément trouvé qu'il faloit régler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire: la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme eſt toujours un homme, tous ſont preſque également bons, & il y a du moins à cela de la conſéquence, car pourquoi ſeroit-on plus fidele à l'amant qu'au mari? Et puis à certain âge tous les hommes ſont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées ſortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a gueres d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément ſous la main.

Comme je ne ſais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes

l'amant eſt comme un des gens de la maiſon : s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas ; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoît plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations ; je ne conçois pas comment après une union ſi tendre on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treſſaillit pas à ſa ren-

contre ! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé ſans doute ; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour ; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le côté déſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la ſociété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſur-tout à Paris, & ſur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une

Dame dans une aſſemblée, au lieu d'une Pariſienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un ſimulacre de la mode. Sa hauteur, ſon ampleur, ſa démarche, ſa taille, ſa gorge, ſes couleurs, ſon air, ſon regard, ſes propos, ſes manieres, rien de tout cela n'eſt à elle, & ſi vous la voyez dans ſon état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange eſt rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a gueres à gagner à tout ce qu'on ſubſtitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine adreſſe à la ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente aſſidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle repréſentation qui leur plait ſi fort, on les voit bientôt comme elles ſont, & c'eſt alors que toute l'averſion qu'elles ont d'abord inſpirée ſe change en eſtime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occaſion d'obſerver la ſemaine derniere dans une partie

de campagne où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaisans & fins, qui tombant toujours sans réjaillir épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manie-

res assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement, que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de satyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison.

Elle ſortoit, alloit ſe renfermer pour écrire, & ne rentroit de long-tems. Il étoit aiſé d'attribuer ces éclipſes à quelque correſpondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainſi. Une autre femme en gliſſa légerement un mot qui fut aſſez mal reçu ; ce qui me fit juger que ſi l'abſente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curioſité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma ſurpriſe en apprenant que ces prétendus griſons de Paris étoient des payſans de la paroiſſe qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame ! L'un ſurchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice ſans égard pour ſon âge & pour ſes enfans (1) ; l'autre écraſé d'un puiſſant voiſin par un procès injuſte ; l'autre ruiné par la grêle & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit

(1) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je ſache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainſi marier beaucoup.

aucun, & le tems attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment ? diſois-je tout attendri; quand ce ſeroit Julie', elle ne feroit pas autrement ! Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons-nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun, & tu ſais, Julie, ce qu'il en eſt communément

de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette fortereſſe, dont à la vérité, elles n'aiment gueres à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle ſait s'armer de raiſon & faire de néceſſité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles ſervent leurs amis; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui ſoit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont aſſez de conſtance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un ſentiment aſſez vif : celles qui peuvent ſupporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus ſurement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque aſſez commune, qui ſemble être à la charge des femmes, eſt qu'elles font tout en ce pays, & par conſéquent plus de mal que de bien; mais ce qui les juſtifie eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement.

Ceci ne contredit point ce que je diſois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes : car la galanterie françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poéſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

Au reſte cette autorité ne ſuppoſe

ni attachement ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde ; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe ; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoi qu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer de méchanceté ; elles ſont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi ſur-tout leur bonté de cœur eſt utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires ſont toujours repouſſans & ſans commiſération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font ſont auſſi les plus durs des hommes. C'eſt donc aux femmes qu'on s'adreſſe pour avoir des graces ; elles ſont le ſecours des malheureux ; elles

ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent : mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de Romans & de Comédies, leſquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvre de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu pour que tout autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſçuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur

trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus ſéduiſantes, la coquetterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant leur coquetterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere; elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcretes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites & leur inſtruction

profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles ſeroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Concluſion : ſi Julie n'eût point exiſté ; ſi mon cœur eût pu ſouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtreſſe ; mais je m'y ſerois fait volontiers une amie, & ce tréſor m'eût conſolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres (2).

---

(2) Je me garderai de prononcer ſur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles mépriſent, & qui leur refuſe les ſeules dont elles font cas, ſoit fort propre à être bien reçu d'elles

LETTRE XXII.

A JULIE.

DEPUIS ta lettre reçue, je ſuis allé tous les jours chez M. Silveſtre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage ſept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que ſans payer le port, ſans m'en informer, ſans rien dire à perſonne, je ſuis ſorti comme un étourdi, & ne voyant que le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoiſſois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me ſuis trouvé dans le marais à l'autre extrêmité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'eſt la premiere fois que cela m'eſt arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en ſers même qu'à regret l'après midi pour quelques viſites;

viſites ; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fit négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la commodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiete curioſité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité ; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion ? Voilà ce que je ne conçois pas encore ; c'eſt un miracle de l'amour ; plus il paſſe ma raiſon, plus

il enchante mon cœur, & l'un des plaiſirs qu'il me donne eſt celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'aſſeye hors d'haleine, je porte une main tremblante ſur le cachet. O premiere influence du taliſman ! j'ai ſenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me ſuis bientôt trouvé tellement oppreſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe ... Julie ! ... O ma Julie ! ... le voile eſt déchiré ... je te vois ... je vois tes divins attraits ! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent ... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris ! Non il ne faut point comme tu prétends un quart-d'heure pour le ſentir ; une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardens ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joie de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlée d'une ſi cruelle amertume ? Avec

quelle violence il me rappelle des tems qui ne ſont plus ! Je crois en le voyant te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans ſa colere ! Hélas ! un inſtant me déſabuſe ; toute la douleur de l'abſence ſe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préſence y faiſoit naître ! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens ! . . . Mais pourquoi ne le ſeroit-il pas ? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle ? Ah ! chére amante ! où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des

pleurs de l'amour & de la triſteſſe ? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, comprimés, accablés de mes ardens baiſers ? Ne te ſens-tu pas embraſer toute entiere du feu de mes levres brûlantes ! .... Ciel ! qu'entends-je ? Quelqu'un vient. Ah ! ſerrons, cachons mon tréſor ... un importun ! ... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux ! ... Puiſſe-t-il ne jamais aimer ... ou vivre loin de ce qu'il aime !

LETTRE XXIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

C'EST à vous, charmante couſine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le ſecret, je vois d'où lui vient cette curioſité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y ſuis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie,

après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y ſouffrir, y périr pour votre ſervice; mais y reſter éveillé & attentif, cela ne m'eſt pas poſſible.

Avant de vous dire ce que je penſe de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoiſſeurs pourra redreſſer le mien ſi je m'abuſe.

L'Opéra de Paris paſſe à Paris pour le ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout hors de la muſique & de l'Opéra, il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point; la muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité

eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands frais, non-ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſurement Pope a voulu déſigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'Opéra ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere; ou peut-être que des

Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter?

L'Opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de Cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité (1). Voilà, couſine, comment dans certains pays l'eſſence des choſes tient aux mots, & comment des noms honnêtes ſuffiſent pour honorer ce qui l'eſt le moins.

Les membres de cette noble Acadé-

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en ſeroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

mie ne dérogent point. En revanche, ils ſont excommuniés, ce qui eſt préciſément le contraire de l'uſage des autres pays ; mais peut-être ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théâtre un Chevalier moderne auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du ſien (2), quoiqu'il le fît par force & ne récitât que ſes propres ouvrages.

---

(2) Forcé par le Tyran de monter ſur le théâtre, il déplora ſon ſort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce Céſar ſi vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu ſoixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer Chevalier Romain, j'y rentrerai ce ſoir vil Hiſtrion. Hélas ! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune ! s'il faloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeuneſſe & la vigueur me laiſſoient au moins une figure agréable : mais maintenant quel triſte objet viens-je expoſer aux rebuts du peuple Romain ? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un ſépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occaſion, l'injuſtice que lui fit Céſar piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit ſon honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la baſſeſſe qu'eut Cicéron d'inſulter à ſon opprobre, la réponſe fine & piquante que lui fit Labérius ; tout cela nous a été conſervé par Aulu-gelle, & c'eſt à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéreſſant de ſon fade recueil.

Auſſi l'ancien Labérius ne put-il reprendre ſa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une ſur les bancs de la Comédie françoiſe parmi la premiere nobleſſe du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de reſpect de la majeſté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majeſté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des diſcours d'autrui ſur ce brillant ſpectacle; que je vous diſe à préſent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion, cette gaine eſt le théâtre. Aux deux côtés, on place par intervalle des feuilles de paravent, ſur leſquelles ſont groſſierement peints les objets que la ſcene doit repréſenter. Le fond eſt un grand rideau peint de même, & preſque toujours percé ou déchiré, ce qui repréſente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, ſelon la perſpective. Chaque perſonne qui paſſe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre aſſez plaiſant à voir. Le Ciel eſt repréſenté par certai-

nes guenilles bleuâtres, ſuſpendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiſſeuſe. Le ſoleil, car on l'y voit quelquefois, eſt un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeſſes ſont compoſés de quatre ſolives encadrées & ſuſpendues à une groſſe corde en forme d'eſcarpolette ; entre ces ſolives eſt une planche en travers ſur laquelle le Dieu s'aſſeye, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe. Encens digne de la Divinité.

Comme les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'Opéra, ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins tou-

chant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau ; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre ; car alors les eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promenent d'un air menaçant ſur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de S. Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la bête.

Voilà, ma couſine, en quoi conſiſte à peu près l'auguſte appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'obſerver du parterre à l'aide de ma lorgnette ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens ſoient fort cachés & produiſent un effet impoſant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſure pourtant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au ſervice de l'Opéra eſt inconcevable. L'orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes ; il y a des multitudes de danſeurs, tous les rôles ſont doubles & triples (3), c'eſt-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs ſubalternes, prêts à remplacer

(3) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie ; le public ne les ſouffriroit pas ; auſſi le ſpectacle eſt-il à meilleur marché : il en coûteroit trop pour être mal ſervi.

acteur principal, & payés pour ne rien faire juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de ne rien faire à ſon tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques repréſentations, les premiers acteurs, qui ſont d'importans perſonnages, n'honorent plus le public de leur préſence, ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura, & quel qu'il ſoit perſonne n'oſeroit ſe plaindre: car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun reſpect au public, c'eſt le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette muſique; vous la connoiſſez. Mais ce dont vous ne ſauriez avoir d'idée, ce ſont les cris affreux, les longs mugiſſemens dont retentit le théâtre durant la repréſentation. On voit les actrices preſque en convulſion, arracher avec violence ces glapiſſemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le viſage enflammé, les vaiſſeaux gonflés, l'eſto-

mac pantelant ; on ne ſait lequel eſt le plus déſagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant ſouffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable eſt que ces hurlemens ſont preſque la ſeule choſe qu'applaudiſſent les ſpectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des ſourds charmés de ſaiſir par-ci par-là quelques ſons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi je ſuis perſuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire ; la ſenſation en eſt déplaiſante & pénible ; on ſouffre tandis qu'ils durent, mais on eſt ſi aiſe de les voir finir ſans accident qu'on en marque volontiers ſa joie. Concevez que cette maniere de chanter eſt employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les muſes, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe, & jugez de l'effet ! Pour les Diables, paſſe encore, cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur meſſied pas. Auſſi les magies, les évo-

cations, & toutes les fêtes du ſabbat ſont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux ſons, auſſi juſtes qu'ils ſont doux, ſe marient très-dignement ceux de l'orcheſtre. Figurez-vous un charivari ſans fin d'inſtrumens ſans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Baſſes ; choſe la plus lugubre & la plus aſſommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu ſupporter une demi-heure ſans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une eſpece de pſalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni meſure. Mais quand par hazard il ſe trouve quelque air un peu fautillant, c'eſt un trépignement univerſel ; vous entendez tout le parterre en mouvement ſuivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orcheſtre (4). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour courir après la meſure (5) toujours

(4) Le Bucheron.

(5) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la

prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en ſont intimement affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple : les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroit être de tous les peuples de l'Europe

---

courſe d'une vache qui galoppe, ou d'une oye graſſe qui veut voler.

celui qui a le moins d'aptitude à la muſique ; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont auſſi peu ; mais la différence eſt que ceux-ci le ſavent & ne s'en ſoucient gueres, au lieu que les François renonceroient à mille juſtes droits, & paſſeroient condamnation ſur toute autre choſe, plutôt que de convenir qu'ils ne ſont pas les premiers muſiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la muſique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être, parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous ſentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en ſoit, l'Opéra de Paris pourroit étre une fort belle inſtitution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma deſcription.

Les Ballets, dont il me reſte à vous parler, ſont la partie la plus brillante de cet Opéra, & conſidérés ſéparément, ils ſont un ſpectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral ; mais ils ſervent comme partie conſtitutive de la piece, & c'eſt en cette qualité qu'il les faut conſidérer. Vous connoiſſez les Opéra de Quinault ; vous ſavez comment les divertiſſemens y ſont em-

ployés ; c'eſt à peu près de même, ou encore pis chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant par une fête qu'on donne aux acteurs aſſis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les perſonnages de la piece ſont abſolument oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils ſont de mauvaiſe humeur : ce que je ſais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des gavottes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur ſort. Mais il y a bien d'autres ſujets de danſes ; les plus graves actions de la vie ſe font en danſant. Les Prêtres danſent, les ſoldats danſent, les Dieux danſent, les Diables danſent, on danſe juſques dans les enterremens, & tout danſe à propos de tout.

La danſe eſt donc le quatrieme des beaux arts employés dans la conſtitution de la ſcene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il eſt donc hors d'œuvre quand il n'eſt employé que comme danſe ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y ſeroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque choſe ; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indiſpenſable que celle du langage ; & un Opéra où l'action ſe paſſeroit moitié en chant, moitié en danſe, ſeroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danſe comme partie eſſentielle de la ſcene lyrique, ils ſe ſont même efforcés d'en faire quelquefois le ſujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui rempliſſent ſi mal leur titre, que la danſe n'y eſt pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de ſujets ſéparés que d'actes, & ces ſujets ſont liés entre eux par de certaines relations métaphyſiques dont le ſpectateur ne ſe

douteroit jamais ſi l'auteur n'avoit ſoin de l'en avertir dans un prologue. Les ſaiſons, les âges, les ſens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danſe, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même ſont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce ſont les plus inſupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'eſprit & de fineſſe, ils n'ont ni ſentimens, ni tableaux, ni ſituations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner priſe à la muſique, flatter le cœur, & nourrir l'illuſion. Dans ces prétendus ballets l'action ſe paſſe toujours en chant, la danſe interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occaſion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'eſt que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y eſt moins remarquée: s'ils étoient moins froids, on en ſeroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danſe ne laſſe, eſt de faire en ſorte que la piece ennuye.

Ceci me mene inſenſiblement à des recherches ſur la véritable conſtitution

du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon ſujet ; j'en ai fait une petite diſſertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez cauſer avec Regianino. Il me reſte à vous dire ſur l'Opéra françois que le plus grand défaut que j'y crois remarquer eſt un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en repréſentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, eſt auſſi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement ſur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, ſi je ne l'avois vu, qu'il ſe trouvât des artiſtes aſſez imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des ſpectateurs aſſez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un ſpectacle auſſi ſuperbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à ſi grands frais. Je le conçois bien moi qui ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe

exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE XXIV.

DE JULIE.

OUI, oui, je le vois bien, l'heureuſe Julie t'eſt toujours chére. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle con-

tre le froid de l'abſence & du déſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma ſimplicité ; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque choſe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Taliſman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laiſſe pas de me ſéduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je ſuis ſeule un treſſaillement me ſaiſit comme ſi je te ſentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je ſuis ſi folle que je crois ſentir l'impreſſion des careſſes que tu lui fais & des baiſers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illuſions ! ô chimeres ! dernieres reſſources des malheureux ! Ah, s'il ſe peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque choſe encore à ceux pour qui le bonheur n'eſt plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y ſuis priſe pour avoir ce portrait, c'eſt bien un ſoin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fit des miracles, ce n'eſt pas celui-là qu'il auroit choiſi.

Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eſt arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occaſion pour avoir le portrait de ma couſine ; je voulus l'avoir auſſi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit ſecretement une ſeconde copie. Enſuite ſans m'embarraſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule ; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe gueres à ma mere & à ma couſine : mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, ſeroient une eſpece d'infidélité d'autant plus dangereuſe que mon portrait ſeroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce ſoit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reſte, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus ſoigneuſement vêtue ; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel

qu'il

qu'il eſt. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuſtement n'a point été pris ſur le mien, que le peintre a tout fait de ſa grace, & qu'il a orné ma perſonne des ouvrages de ſon imagination.

LETTRE XXV.

A JULIE.

IL faut, chére Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus ſi ſenſible; mais au contraire avec le regret d'un homme abuſé par un faux eſpoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il eſt aſſez reſſemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere choſe que je lui reproche eſt de te reſſembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être inſenſible. Vainement le peintre a cru

rendre exactement tes yeux & tes traits ; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie, & ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne ſeroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art ; mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoit pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font, en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais dis-moi, qu'a-t-il fait de ces

nichées d'amours qui ſe cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'oſois réchauffer quelquefois de la mienne ? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & ſérieux qui change tout-à-coup à ton moindre ſourire, & porte au cœur, je ne ſais quel enchantement inconnu, je ne ſais quel ſoudain raviſſement que rien ne peut exprimer. Il eſt vrai que ton portrait ne peut paſſer du ſérieux au ſourire. Ah ! c'eſt préciſément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les inſtans de ta vie.

Paſſons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton viſage, c'eſt d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache preſque imperceptible que tu as ſous l'œil droit, ni celle qui eſt au cou du côté gauche. Il n'a point mis .... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze ? ... Il a oublié la petite cicatrice qui t'eſt reſtée ſous la levre. Il t'a fait les cheveux & les ſourcils de la même couleur, ce qui n'eſt pas : les ſourcils ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda teſta, occhi azurri, e bruno ciglio. (*a*)

Il a fait le bas du viſage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere ſinuoſité qui ſéparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus ſenſibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il eſt jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajuſtement, je le paſſerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue miſe avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure eſt trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: hé bien ces fleurs ſont de

(*a*) Blonde chevelure, yeux bleux, & ſourcils bruns. *Marini.*

trop. Te ſouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaiſane, & où ta couſine dit que je danſois en philoſophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue treſſe de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoiſes de Berne. Non, le Soleil orné de tous ſes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & ſurement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de ſa vie. C'eſt ainſi, ma Julie, que tu dois être coëffée, c'eſt l'or de tes cheveux qui doit parer ton viſage, & non cette roſe qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la couſine, car je reconnois ſes ſoins & ſon choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne ſont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur paſſer de ſuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buſte, il eſt ſingulier qu'un amant ſoit là-deſſus plus ſévere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec aſſez de ſoin. Le portrait de Julie doit être modeſte comme elle. Amour ! ces ſecrets n'ap-

partiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de ſon imagination. Je le crois, je le crois ! Ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ſes yeux l'euſſent dévoré, mais ſa main n'eût point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que ſon art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'eſt pas ſeulement un défaut de bienſéance, je ſoutiens que c'eſt encore un défaut de goût. Oui, ton viſage eſt trop chaſte pour ſupporter le déſordre de ton ſein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puiſſe les accorder, & quand ſa main ardente oſe dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivreſſe & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, & non que tu l'expoſes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-deſſus le deſſein de le réformer ſelon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & ſur ce qu'il a déjà fait, j'eſpere te voir bientôt plus ſemblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous eſſayons les changemens ſur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les

tranſporte ſur l'original que quand nous ſommes bien ſûrs de leur effet. Quoique je delline aſſez médiocrement, cet artiſte ne peut ſe laſſer d'admirer la ſubtilité de mes obſervations ; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eſt un maître plus ſavant que lui. Je lui parois auſſi quelquefois fort bizarre : il dit que je ſuis le premier amant qui s'aviſe de cacher des objets qu'on n'expoſe jamais aſſez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'eſt pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de ſoin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait ſeroit bien plus touchant, ſi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton viſage, & d'y peindre à la fois ta modeſtie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpectateur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ne ſais quel enchantement ſecret regne dans ta perſonne ; mais tout ce qui la touche ſemble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On ſent, en regardant ton ajuſtement,

que c'eſt par-tout le voile des graces qui couvre la beauté ; & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

JULIE, ô Julie ! ô toi qu'un tems j'oſois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne faloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens, honorable & chére image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte, & briſé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abſence m'a laiſſé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abject

que j'aille être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir des plus vrais plaiſirs de l'amour n'a pu garantir mes ſens d'un piége ſans appas, & d'un crime ſans charmes.

Tel eſt l'excès de ma confuſion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de ſouiller tes regards ſur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaſte, un récit que j'épargnerois à ta modeſtie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens ; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais ; je ſuis vil, bas, mépriſable ; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuſer un ſeul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret ; c'eſt tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de ſuccès. Hier matin, ils vinrent me propoſer d'aller ſouper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui, ſur le bruit de ma ſageſſe, avoit, diſoient-ils, envie de faire connoiſſance avec moi. Aſſez ſot pour donner dans ce perſifflage, je leur repréſentai qu'il ſeroit mieux d'aller premierement lui faire viſite, mais ils ſe moquerent de mon ſcrupule; me diſant que la franchiſe Suiſſe ne comportoit pas tant de façon, & que ces manieres cérémonieuſes ne ſerviroient qu'à

lui donner mauvaiſe opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir ſur l'eſcalier ; ce que je n'avois encore obſervé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtreſſe de la maiſon me parut jolie, quoiqu'un peu paſſée ; d'autres femmes à peu près du même âge & d'une ſemblable figure étoient avec elle ; leur parure aſſez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'eſt un point ſur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens ſe paſſerent à peu près comme par-tout ; l'uſage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même ſitôt que la converſation devint générale & ſérieuſe. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme ſi ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarraſſées à ſoutenir un

entretien raiſonnable. Pour trouver une matiere aiſée, elles ſe jetterent ſur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoiſſois pas une, chacune dit de la ſienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'uſage eſt d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fauſſe dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On ſe mit à cauſer tout bas, & reprenant ſans y penſer un ton de familiarité peu décente, on chuchotoit, on ſourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maiſon me queſtionnoit ſur l'état de mon cœur d'un certain ton réſolu qui n'étoit gueres propre à le gagner. On ſervit, & la liberté de la table qui ſemble confondre tous les états, mais qui met chacun à ſa place ſans qu'il y ſonge, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma ſureté de ma répugnance, je conſacrai cette ſoirée à ma fonction d'obſervateur, & réſolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la ſeule occaſion que j'en

aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques ; elles avoient ſi peu d'idée de leur état préſent, ſi peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient ſi ſtupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaiſir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en reſſentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eût été leur impoſer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

Cependant le ſouper ſe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les diſcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le déſordre de leur ajuſtement les deſirs qui l'auroient dû cauſer. D'abord, tout cela ne fit ſur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me ſéduire ne ſer-

voient qu'à me rebuter. Douce pudeur! diſois-je en moi-même, ſuprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoins à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, penſois-je encore, de la groſſiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuſes à ces regards timides & paſſionnés, à ces propos pleins de modeſtie, de grace, & de ſentiment, dont..... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons.... je me reprochois comme autant de crimes les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi.... En quels lieux oſois-je penſer à celle.... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chére image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent inſenſiblement; mes deux voiſines ne ceſſoient de me faire des agaceries qui furent enfin pouſſées trop

loin pour me laiſſer de ſang-froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'aviſai de la boire pure. Alors ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes, qui ne m'auroient attiré que des railleries : je ceſſai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même inſtant le déſeſpoir de me ſentir auſſi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux, qu'il ne ſouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que ſoit mon châtiment, il ſera moins cruel que le ſouvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

DE JULIE.

RASSUREZ-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous que vous avez offenſé par un déſordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en ſuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites eſt le ſeul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; & je ne vois gueres en cette occaſion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en fré-

niſſant que vous êtes perdu ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piége que j'avois craint. Les groſſieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déjà ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris ; il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué ſur le même ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations d'un philoſophe, & l'on a peine à les croire de

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire ſiffler ! eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne ſavez pas qu'il y a des *petites-maîtreſſes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maîtres*. Bon Dieu, que ſavez-vous donc ?

la même main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penſez etudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoître ? Quelque deſcription de leur parure dont tout le monde eſt inſtruit ; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du déſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée ; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en par-

ſant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (2)? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commiſération ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de ſoins à conſerver votre jugement, ailliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeuneſſe inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété

(2) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Eſt-ce que ces ſoins le regardent? Eh! que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illuſtres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

des ſages qu'à les ſéduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre eſprit, vous vous laiſſez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne ſauriez fréquenter des gens de votre âge ſans en deſcendre & redevenir enfant. Ainſi vous vous dégradez en penſant vous aſſortir, & c'eſt vous mettre au-deſſous de vous-même, que de ne pas choiſir des amis plus ſages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit ſans le ſavoir dans une maiſon déshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laiſſer diriger vos amuſemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; ſi vous êtes trop ſérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous méler

de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une ſeconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier inſtant où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dût jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ? Quant à la ſécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur ; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant : un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer aux remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivîtes en cette occaſion ? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien

née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre; car quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus ſûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre eſprit une légere tranſpoſition de tems & d'anticiper ſur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux ſouper vous vous fuſſiez fortifié contre un inſtant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre

ame alloit être ſitôt que vous ſeriez dans la rue; ſi vous vous fuſſiez repréſenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaiſir que vous eût donné la conſcience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même, eſt-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté ſur une répugnance d'un inſtant, à laquelle vous n'euſſiez jamais cédé ſi vous en aviez enviſagé les ſuites? Encore, qu'eſt-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'eſtime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût ſauvé, pour un moment de mauvaiſe honte, une honte beaucoup plus juſte, plus durable, les regrets, le danger, &, pour ne vous rien diſſimuler, votre amie eut verſé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette ſoirée pour votre fonction d'obſervateur? Quel ſoin! quel emploi! que vos excuſes me font rougir de vous! Ne ſerez-vous point auſſi curieux d'obſerver un jour les voleurs

dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliſer les paſſans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets ſi odieux qu'il n'eſt pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut ſupporter le ſpectacle du vice ? Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence. D'ailleurs, étoit-il beſoin de voir de pareilles ſociétés pour juger de ce qui s'y paſſe & des diſcours qu'on y tient ? Pour moi, ſur leur ſeul objet plus que ſur le peu que vous m'en avez dit, je devine aiſément tout le reſte, & l'idée des plaiſirs qu'on y trouve, me fait connoître aſſez les gens qui les cherchent.

Je ne ſais ſi votre commode philoſophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de ſemblables lieux ; mais j'eſpere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui ſe mépriſent aſſez pour s'en permettre l'uſage, ſous prétexte de

de je ne ſais quelle chimérique néceſſité qui n'eſt connue que des gens de mauvaiſe vie ; comme ſi les deux ſexes étoient ſur ce point de nature différente, & que dans l'abſence ou le célibat, il falût à l'honnête homme des reſſources dont l'honnête femme n'a pas beſoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des proſtituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! ſi vous voulez être mépriſable, ſoyez-le au moins ſans prétexte, & n'ajoutez point le menſonge à la crapule. Tous ces prétendus beſoins n'ont point leur ſource dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des ſens. Les illuſions mêmes de l'amour ſe purifient dans un cœur chaſte, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire la pureté ſe ſoutient par elle-même ; les deſirs toujours reprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber. L'amitié m'a fait ſurmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil ſujet, celle-ci ſera la derniere ; car à quel titre eſpérerois-je obtenir de vous ce

que vous aurez refuſé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raiſon ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des deſcriptions graves & judicieuſes ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le ſens & la raiſon ſont par-tout ſacrifiés à un certain tour plaiſant, fort éloigné de votre caractere. Je ne ſais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des talens, les vôtres paroiſſent diminués ; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux-eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mêlange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me

ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talens & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſurement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous coûtoient pas aſſez cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du pays où vous êtes ?. Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Edouard : avec celles-là vous en euſſiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens

veulent monter, qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre, & de votre propre aveu c'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville ſi riche le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſere extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette queſtion, ce me ſemble, eſt bien digne de vos recherches; mais ce n'eſt pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la réſoudre. C'eſt dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le ſage en apprend les myſteres dans la chaumiere du pauvre. C'eſt-là qu'on voit ſenſiblement les obſcures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: c'eſt-là qu'on s'inſtruit par quelles iniquités ſecretes le puiſſant & le riche arrachent un reſte de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah! ſi j'en crois nos vieux

militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg Saint Germain, & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont fait ſe préſentoient pour les démentir.

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la protection ſont autant de reſſources que la commiſération vous laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu

déſintéreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du préſent en s'inſtruiſant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la ſageſſe, afin que quand les lumieres acquiſes nous reſteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne ſauroit prendre trop de préſervatifs contre leurs maximes empoiſonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il eſt plus digne de vous que ceux que vous avez em-

braſſés, & comme l'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt, vous ſentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des ſublimes vertus éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert mieux à en trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſez être; de peur qu'un ſecond pas vers le déſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour, avant que vous euſſiez le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée; car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure, & ſonge

qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de pluſieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes cenſures ſur les matieres & le ſtyle de vos obſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de ſujets importans, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes. Mais en revanche, il eſt clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma couſine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre eſtime, en ne nous envoyant que des relations ſi propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eſt, ce me ſemble, aſſez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt gueres du reſſort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu crain-

dre d'en faire autant. Ce n'eſt pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; ſon utilité eſt trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ſes lumieres ſont trop ſublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement ſous lequel le Ciel m'a fait naître, je me ſoucie peu de ſavoir s'il en eſt de meilleurs. De quoi me ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager? Mais je vous aime; & l'intérêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le vôtre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humilia-

tion de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOUT eſt perdu ! tout eſt découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon pere les voit, c'eſt fait de ma vie ! Eh ! que ſerviroit qu'il ne les vit pas, s'il faut renoncer.... Ah Dieu ! ma mere m'envoye appeller. Où fuir ? Comment ſoutenir ſes regards ? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre ! .... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de faire un pas .... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches ... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere

éplorée . . . . ô mon cœur, quels déchiremens ! . . . . Elle m'attend, je ne puis tarder davantage . . . elle voudra ſavoir . . . . il faudra tout dire . . . Regianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis . . . qui ſait ſi jamais . . . je pourrois . . . quoi, mentir ! . . mentir à ma mere . . . . Ah ! s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu nous ſommes perdus !

Fin de la ſeconde Partie.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous cauſez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée dont vous ſeul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne ſoit le dernier effet du poiſon que vous verſez dans le cœur de ſa fille, & qu'un amour déſordonné ne devienne enfin pour vous-même la ſource d'un remords éternel. L'amitié m'a fait ſupporter vos erreurs tant qu'une ombre d'eſpoir pouvoit les nourrir ;

mais comment tolérer une vaine conſtance que l'honneur & la raiſon condamnent, & qui ne pouvant plus cauſer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obſtination.

Vous ſavez de quelle maniere le ſecret de vos feux, dérobé ſi long-tems aux ſoupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence; elle déplore ſa fatale illuſion; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence; la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'inſtant

dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de la fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zele, ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'oſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes, & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui ſeroient douces ſi elle oſoit y compter. En recevant celles

de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié, qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux : ah ! que ne ſuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Etange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement à la douceur de ſes réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour exceſſif une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux réſiſté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille ſage, & de déshonorer ſans ſcrupule toute une famille pour ſatisfaire un moment de fureur. Mais que ſert de

revenir ſur le paſſé ? Il s'agit de cacher ſous un voile éternel cet odieux myſtère, d'en effacer, s'il ſe peut, juſqu'au moindre veſtige, & de ſeconder la bonté du Ciel qui n'en a point laiſſé de témoignage ſenſible. Le ſecret eſt concentré entre ſix perſonnes ſûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au déſeſpoir, l'honneur d'une maiſon reſpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous preſcrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & juſtifier ſa faute en renonçant à elle ; & ſi votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel ſacrifice qui puiſſe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée ſur l'eſtime que j'eus toujours pour vos ſentimens, & ſur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir ; oſez me démentir ſi j'ai trop préſumé de vous, ou ſoyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtreſſe ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus

lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous euſſent porté ſes plaintes ameres ! Que ſes touchans reproches vous euſſent déchiré le cœur ! Que ſes humbles prieres vous euſſent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'euſſiez jamais ſupportée : je n'ai pu ſouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le ſéducteur de ſa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monſtres & pour faire mourir de douleur un homme ſenſible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du ſuccès & balancer ſur l'eſtime qui vous eſt due : mais le ſacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'eſt garant de celui que vous allez faire à ſon repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu ſont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous

obſtinant à ſoutenir une vaine correſpondance dont les riſques ſont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger ſans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut ſi chére ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous diſſimulez en vain vos malheurs ; vous la perdîtes au moment que vous vous ſéparâtes d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle ſe donnât à vous ; car ſon pere la promit dès ſon retour, & vous ſavez trop que la parole de cet homme inflexible eſt irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible ſort s'oppoſe à vos vœux, & vous ne la poſſéderez jamais. L'unique choix qui vous reſte à faire eſt de la précipiter dans un abyme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la ſageſſe, la paix, la ſureté du moins, dont vos fatales liaiſons la privent.

Que vous ſeriez attriſté, que vous vous conſumeriez en regrets, ſi vous pouviez contempler l'état actuel de

cette malheureuſe amie, & l'aviliſſement où la réduit le remords & la honte ! Que ſon luſtre eſt terni ! que ſes graces ſont languiſſantes ! que tous ſes ſentimens ſi charmans & ſi doux ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe ! L'amitié même en eſt attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'eſt devenu ce caractere aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des choſes honnêtes, cet intérêt ſi tendre aux peines & aux plaiſirs d'autrui ? Elle eſt encore, je l'avoue, douce, généreuſe, compatiſſante ; l'aimable habitude de bien faire ne ſauroit s'effacer en elle ; mais ce n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele, ces ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE

A MDE. D'ETANGE.

PENÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele :

mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah! c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir!

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi long-tems que vous l'exigerez; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore; ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve, & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie: mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la perſonne; il n'éleve que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſont point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en ſûre, & je rendrai le dernier ſoupir ſans qu'on ſache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous conſume, & dont la mienne s'aigrit encore : eſſuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétabliſſez votre ſanté ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; ſoyez vous-même heureuſe par elle ; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les

erreurs de l'amour, être mere de Julie eſt encore un ſort aſſez beau pour ſe féliciter de vivre !

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE.

A MDE. D'ORBE,

En lui envoyant la Lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponſe. En la liſant, fondez en larmes ſi vous connoiſſez mon cœur, & ſi le vôtre eſt ſenſible encore ; mais ſur-tout, ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable que vous me vendez ſi cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc oſé les rompre, ces doux nœuds formés ſous vos yeux preſque dès l'enfance, & que votre amitié ſembloit partager avec tant de plaiſir ? Je ſuis donc auſſi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoiſſez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que

ce que vous m'ôtez eſt ſans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que de ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être ſans le contentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de ſa mere ? Ah ! qu'eſt-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la ſienne même, qu'eſt-ce que l'exiſtence du monde entier auprès du ſentiment délicieux qui nous uniſſoit ? Inſenſée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix ſans mérite ; je t'abhorre en faiſant tout pour toi. Que ſont tes vaines conſolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va, triſte idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur miſere, en leur ôtant les reſſources que la fortune leur laiſſe. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il ſe peut, inſenſible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'inſupportable ſouvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop

trop coûté d'être ſenſible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

DE MDE. D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre déſolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laiſſe paroître, quand on ſait ainſi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais ſi cher que depuis que je connois ſi bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas juſqu'à ma tante que vous n'ayez ſéduite par un ſacrifice dont elle ſent

tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre ſans attendriſſement ; elle a même eu la foibleſſe de la laiſſer voir à ſa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ſes ſoupirs & ſes pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déjà puiſſamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs ſont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de ſympathie, que le tems ni les efforts humains ne ſauroient effacer. Elle qui a ſi grand beſoin de conſolation, conſoleroit volontiers ſa fille, ſi la bienſéance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier juſqu'à dire en ſa préſence, un peu indiſcretement (1) peut-être, ah ! s'il ne dépendoit que de moi .... quoiqu'elle ſe retînt & n'achevât pas, je vis au baiſer ardent que Julie impri-

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiſcrete ? Eſt-ce la derniere fois que vous le ſerez ?

moit ſur ſa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je ſais même qu'elle a voulu pluſieurs fois parler à ſon inflexible époux ; mais, ſoit danger d'expoſer ſa fille aux fureurs d'un pere irrité, ſoit crainte pour elle-même, ſa timidité l'a toujours retenue, & ſon affoibliſſement, ſes maux, augmentent ſi ſenſiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter ſa réſolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoiqu'il en ſoit, malgré les fautes dont vous êtes cauſe, cette honnêteté de cœur qui ſe fait ſentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle ſe fie à la parole de tous deux ſur l'interruption de votre correſpondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près ſur ſa fille ; effectivement, ſi Julie ne répondoit pas à ſa confiance elle ne ſeroit plus digne de ſes ſoins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le

parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage, ſoyez homme, & ſoyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie ſeroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſçu la lui rendre chére. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable,

tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne ſens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'eſt plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas ! je ſuis bien plus morte que toi !

Mon Dieu ! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions ? Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes gémiſſemens ? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire ! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer ! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis ? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords ? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſez les connoître ? C'eſt

mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empécha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres;

je ſaurai lui ſacrifier des ſentimens qui lui ont coûté la vie ; je ſerois trop heureuſe qu'il m'en coûtât aſſez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait ſouffrir. Ah ! ſi ſon eſprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il ſait bien que la victime que je lui ſacrifie n'eſt pas tout-à-fait indigne d'elle ! Partagez un effort que vous m'avez rendu néceſſaire. S'il vous reſte quelque reſpect pour la mémoire d'un nœud ſi cher & ſi funeſte, c'eſt par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laiſſer oublier, s'il ſe peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre ſouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'oſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc, pour la derniere fois, unique & cher .... Ah ! fille inſenſée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE.

A MDE. D'ORBE.

ENFIN le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouie ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre

durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hélas! vous avez diſparu comme un éclair! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le tems a repris ſa lenteur dans les momens de mon déſeſpoir, & l'ennui meſure par longues années le reſte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame; il ſe peut que vous m'aimiez encore; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt ſont maintenant indiſcretes. Julie! Julie elle-même ſe décourage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi? Ah! ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle

ceſſât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe.... Ceſſer de m'aimer!.... l'eſpere-t-elle?... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte; hélas! c'eſt le conſolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant? O amour! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

Non, non; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit;

elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux. Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah ! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe ; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit, s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de

vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur ! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi !

Hélas ! elle étoit fille, & n'a plus de mere ! Voilà la perte qui ne ſe répare point & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie ; & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remords ſe joint à ſon affliction. O Julie ! ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi ? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée, je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre, c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non, j'oſe le croire, un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'amour nous inſpira des ſentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le Ciel, le Ciel ſeroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs

de ſes jours méritoit-elle de leur coûter la vie ?

LETTRE VII.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ſerons le reſte de nos jours ; & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, & quoiqu'en diſe votre philoſophe Anglois ; cette éducation

vaut bien l'autre ; ſi c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'eſt pas, croyez-moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même ; c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce ſeroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus ; mais elles ſont conſolantes, & cela m'en-

hardit. Premierement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui ſait payer toutes les vertus pénibles mêlera ſon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je ſais aimer, avec un plaiſir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poſſede ce que j'aime. Car celui-ci s'uſe à force d'en jouir; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, méme au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſta-

cles comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content ; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'abſence & des peines de toute eſpece ; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue ? Le tems eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation ; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination

vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuiſé durant une année les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il faloit mourir après les avoir ſentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fut auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement inévitable, & vous laiſſer dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés un

plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Conſolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouis à la fois; vous avez au moins conſervé le ſentiment; on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma déſolée couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ſes douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez-en ſûr; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même.

Ah ! ſi elle croyoit bien ſincerement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remords ? Non, non, mon ami ; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit ſuivie. La maladie de Mde. d'Etange eſt bien connue ; c'étoit une hydropiſie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on déſeſpéroit de ſa vie avant même qu'elle eût découvert votre correſpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaiſirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut conſolant pour cette tendre mere de voir, en gémiſſant des fautes de ſa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer ſon ame en pleurant ſa foibleſſe ! Qu'il lui fut doux de ſentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels ſoins continuels ! Quelle aſſiduité ſans relâche ! Quel déſeſpoir de l'avoir affligée ! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes careſſes, quelle inépuiſable ſenſibilité ! C'étoit dans les yeux de ſa fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere ; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours :

vous euſſiez cru voir une autre Julie ; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu ; elle étoit forte & robuſte, les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps. Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire ; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la

maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus long-tems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ſes jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconſtant & volage il prodigua les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre couſine s'en eſt reſſentie. Un vain entêtement de nobleſſe & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les ſiens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra ſon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en ſecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de ſa fille ni l'obſtination de ſon époux, & d'être la pre-

miere cauſe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres ſurpriſes lui eurent appris juſqu'où vous aviez abuſé de ſa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver; & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir; la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler; lorſqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal ſecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme ſévere ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire en voyant au moins les jours de Julie en ſureté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous. Il veut que ſes pleurs ayent du rapport à ce qu'elle aime.

Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien ; mais ils n'en ſont pas moins naturels ; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eſt pas ſemblable en effet. Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre : vos ſentimens s'exhalent audehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur ; il affaiſſe & abat le ſien ; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties mais ſuſpendues : un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue ; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe

que

que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément; mais vous croirez en vain poſſéder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits ſur ton cœur; tu m'étois néceſſaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement? Je ſuis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche; je pénetre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune insensé; meurs, homme à la fois féroce & lâche : mais sache en mourant que tu laisses dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

RÉPONSE.

VENEZ, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre; mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

DU BARON D'ETANGE

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez cor-

rompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les voies de la douceur & de l'honnêteté quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment ſe venge l'honneur d'un Gentilhomme, offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE XI.

RÉPONSE.

EPARGNEZ-vous, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir

un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer & à quel titre l'exigez-vous ? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir ? Je veux respecter le pere de Julie ; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur ſi bizarre & ſi délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offenſe que vous-même. Reſpectez le choix de Julie & votre honneur eſt en ſureté, car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma préſomption vous offenſe, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au ſurplus, je me ſoucie fort peu de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un Gentilhomme ; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je ſais le défendre, & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom ſi doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute ; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur ; combien vous le ſerez

plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles ; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le Ciel prodigue de ſes dons n'oublia rien qu'un meilleur pere !

BILLET.

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de diſpoſer d'elle-même, & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.

LETTRE XII.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la ſcene qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le

départ du courrier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre réſolution ſera priſe & votre réponſe partie avant qu'elle vous parvienne ; ainſi tout détail ſeroit déſormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous ſerons ſéparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais paſſer dans les .... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi ſers-tu ? O providence ! .... il faut gémir & ſe taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieuſement agitée .... la tête & le cœur me font mal .... je me ſens défaillir .... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ? .... Je ne puis me ſoutenir .... je ſuis forcée à me mettre au lit, & me conſole dans l'eſpoir de n'en plus relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ; ſi je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà ceſſé de vivre ?

LETTRE XIII.

DE JULIE A MDE. D'ORBE.

IL eſt donc vrai, chére & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, & quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés ſi cher : la maladie dont je ſors m'en a délivrée. Cette heureuſe perte ralentira l'ardeur groſſiere d'un homme aſſez dépourvu de délicateſſe pour m'oſer épouſer ſans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il ſe ſouciera peu du reſte. Sans manquer de parole à mon pere, ſans offenſer l'ami dont il tient la vie, je ſaurai

rebuter cet importun : ma bouche gardera le ſilence, mais mon aſpect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de ſa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuſe.

Ah, chére couſine ! Tu connus un cœur plus conſtant & plus tendre qui ne ſe fût pas ainſi rebuté. Son goût ne ſe bornoit pas aux traits de la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon viſage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu conſentir... l'ingrat !..... il l'a dû, puiſque j'ai pu l'exiger. Qui eſt-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien ? .... L'ai-je fait ? .... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y ſens trop fortement attachée ; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon ? Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rends grace au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & ſans ſe dégoûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. A ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma préſence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ſes gémiſſemens que je crus entendre à meſure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréſenter l'effet étonnant que ce rêve a produit ſur moi.

Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoiſſance durant pluſieurs jours ; j'ai ſouvent rêvé à lui dans mes tranſports ; mais aucun de ces rêves n'a laiſſé dans mon imagination des impreſſions auſſi profondes que celle de ce dernier. Elle eſt telle qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble de le voir dans la même attitude ; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux : je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main ; je la ſens mouiller de ſes larmes ; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir ; je le vois entraîner loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai long-tems héſité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever

de perdre ainſi la raiſon ; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter !

Je reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi ſi tu veux, de ma ſimplicité ; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de myſtérieux qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes ? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déjà plus ? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien ; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits, je le veux croire : mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des ſens ? L'impreſſion directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la tranſmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les ſenſations qu'elle lui a données ? .... Pauvre Julie, que d'extravagances ! Que

les paſſions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

LETTRE XIV.

RÉPONSE.

AH ! fille trop malheureuſe & trop ſenſible, n'es-tu donc née que pour ſouffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu ſembles les chercher ſans ceſſe, & ton aſcendant eſt plus fort que tous mes ſoins. A tant de vrais ſujets de peine n'ajoute pas au moins des chimeres ; & puiſque ma diſcrétion t'eſt plus nuiſible qu'utile, ſors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triſte vérité te ſera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'eſt point un rêve ; que ce n'eſt point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais ſa perſonne ; & que cette touchante ſcene inceſſamment préſente à ton imagination s'eſt paſſée réellement dans ta chambre le ſurlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à sortir, quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au col : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece,

j'en parlai ſans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il ſçut que c'étoit la petite vérole il fit un cri & ſe trouva mal. La fatigue & l'inſomnie jointe à l'inquiétude d'eſprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de ſuite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil ſommeil devoit plus épuiſer que réparer ſes forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir abſolument. Je lui oppoſai le danger de te cauſer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de riſque ; mais ſon ſéjour même en étoit un terrible ; j'eſſayai de le lui faire ſentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'eſt trop l'exercer à ma ruine. N'eſpérez pas me chaſſer encore comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un ſeul inſtant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueuſement, que je ne partirai point d'ici ſans l'avoir

vue. Eprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois ſûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le ſien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit ſuivante ; à condition qu'il ne reſteroit qu'un inſtant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai ſa parole ; alors je fus tranquille, je laiſſai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai ſenſiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le médecin me rendit le courage & l'eſpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraſſé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener ſon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'ac-

(1) On voit dans la quatrieme partie que ce nom ſubſtitué étoit celui de *S. Preux*.

cès tu ſerois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé pere qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret ; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton ami dans la rue ; je l'allai chercher ; je le pris par la main ; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent ; il reſpiroit avec peine, & fut contraint de s'aſſeoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés .... à la même heure .... avec le même myſtere .... j'étois tremblant comme aujourd'hui .... le cœur me palpitoit de même ... ô téméraire ! j'étois mortel, & j'oſois goûter .... que vais-je voir maintenant dans ce même aſyle où

tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée ? dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports ? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante !

Chére couſine ; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcene. Il te vit, & ſe tut. Il l'avoit promis ; mais quel ſilence ! Il ſe jetta à genoux ; il baiſoit tes rideaux en ſanglotant ; il élevoit les mains & les yeux ; il pouſſoit de ſourds gémiſſemens ; il avoit peine à contenir ſa douleur & ſes cris. Sans le voir, tu ſortis machinalement une de tes mains ; il s'en ſaiſit avec une eſpece de fureur ; les baiſers de feu qu'il appliquoit ſur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit ; je vis que tu l'avois reconnu ; & malgré ſa réſiſtance & ſes plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'inſtant, eſpérant éluder l'idée d'une ſi courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant enſuite que tu ne m'en diſois rien, je crus que tu l'avois oubliée, je défendis à Babi de t'en parler, & je ſais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a

déconcertée, & qui n'a fait que laiſſer fermenter un ſouvenir qu'il n'eſt plus tems d'effacer !

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voiſinage. Mais, ma chére, ce n'eſt pas tout ; il faut achever de te dire ce qu'auſſi-bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Edouard paſſa deux jours après ; il ſe preſſa pour l'atteindre ; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené ſans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baiſoit ta main, je ne puis douter qu'il ne ſe ſoit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé ; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuſe. Ce pere de la vie l'a conſervée au plus tendre amant qui fut jamais : il eſt guéri ; & ſuivant la derniere lettre de Milord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable Couſine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'alarmoient ſans ſujet. Depuis long-

tems tu as renoncé à la perſonne de ton ami, & ſa vie eſt en ſureté. Ne ſonge donc qu'à conſerver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du ſacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Ceſſe enfin d'être le jouet d'un vain eſpoir, & de te repaître de chimeres. Tu te preſſes beaucoup d'être fiere de ta laideur; ſois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de ſujet de l'être. Tu as eſſuyé une cruelle atteinte, mais ton viſage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne ſont que des rougeurs qui ſeront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela; & cependant tu vois que je ne ſuis pas trop mal encore. Mon ange, tu reſteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar que trois ans d'abſence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O ſi ta ſeule reſſource eſt de déplaire, que ton ſort eſt déſeſpéré!

LETTRE XV.

DE JULIE.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces; ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois, & qui coûta ſi cher au tien, t'appartient ſans réſerve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépens de la juſtice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame;

elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer ? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi ? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'eſt-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & ſi légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends tous tes droits ; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs qu'une raiſon qui m'égara tant de fois ?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais ſouffres-en le cher & doux partage ; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours

m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend déſormais toute ſa conſolation, ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu ; mais pourtant je ne ſuis point un monſtre ; je ſuis foible & non dénaturée. Mon parti eſt pris, je ne veux déſoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere eſclave de ſa parole, & jaloux d'un vain titre ; diſpoſe de ma main qu'il a promiſe ; que l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur ; que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie.

Que je ſois vile & malheureuſe ; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

NOUS renaiſſons, ma Julie; tous les vrais ſentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'oſas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le Ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puiſſent rompre? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles; il fera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre exiſtence n'eſt pour

nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunée ! que ſommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fûmes ? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême ? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reſte de nous que notre amour ; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd ; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel eſt ton inconcevable empire ? Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon ! même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords.... Des remords !... étoit-ce à toi d'en ſentir ?... toi que j'aimai... toi que je ne puis ceſſer d'adorer... le crime

pourroit-il approcher de ton cœur?.. Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?... qu'oſes-tu me faire entendre?... toi, paſſer dans les bras d'un autre?... un autre te poſſéder!... N'être plus à moi!... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul! Moi, j'éprouverois cet affreux ſupplice!... je te verrois ſurvivre à toi-même!... Non. J'aime mieux te perdre que te partager... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des tranſports qui m'agitent!... avant que ta main ſe fût avilie dans ce nœud funeſte abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur; j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le ſein: J'épuiſerois ton chaſte cœur d'un ſang que n'auroit point ſouillé l'infidélité. A ce pur ſang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras; je rendrois ſur tes levres mon dernier ſoupir..... je recevrois le tien... Julie expirante!... ces yeux ſi doux éteints par les horreurs de la mort!... ce ſein, ce trône de l'a-

mour, déchiré par ma main, verſant à gros bouillons le ſang & la vie... Non, vis & ſouffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fuſſes plus; mais je ne puis t'aimer aſſez pour te poignarder.

O ſi tu connoiſſois l'état de ce cœur ſerré de détreſſe! jamais il ne brûla d'un feu ſi ſacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent ſi chéres. Je ſuis amant, je ſais aimer, je le ſens; mais je ne ſuis qu'un homme, & il eſt au-deſſus de la force humaine de renoncer à la ſuprême félicité. Une nuit, une ſeule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux ſouvenir, & je ſuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de ſon ombre le reſte de ma vie. Ah Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais miſérable, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus ſages nous ſeuls que tout le reſte des hommes, & ſuivre avec une ſimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique? Quoi! ſerons-nous meilleurs moraliſ-

tes que ces foules de ſavans dont Londres & Paris ſont peuplés, qui tous ſe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu? Les exemples n'en ſont point ſcandaleux; il n'eſt pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens ſe riroient ici de celui qui par reſpect pour le mariage réſiſteroit au penchant de ſon cœur. En effet, diſent-ils, un tort qui n'eſt que dans l'opinion n'eſt il pas nul quand il eſt ſecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaiſance une femme ne rachete-t-elle pas ſes fautes (1)? Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ſes ſoupçons? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'eſt qu'un lien de plus dans la ſociété.

(1) Et où le bon Suiſſe avoit-il vu cela? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris ſur un plus haut ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt autant qu'il ſe comporte envers eux avec le reſpect qu'il leur doit. Une femme qui ſe cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & ſeroit déshonorée; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

A Dieu ne plaiſe, ô chére amie de mon cœur, que je veuille raſſurer le tien par ces honteuſes maximes. Je les abhorre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je hais, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe: mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris; je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois; tes attraits s'en terniſſent & ne deviennent que plus touchans; je te vois tendre & malheureuſe; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrete m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chére amie, ah! ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au

mien peut te dédommager ? Sais-tu juſqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais ? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hé bien ! nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans ; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons ; nous les pleurerons enſemble ; nous les racheterons, s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épouſé le tien.

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſierement abuſé ſont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des ſoins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y ſervir. Hé bien ! je l'y ſui-

vrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai ſecretement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baiſé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me conſoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déjà jouir de ta vue en partant pour t'aller voir ; le ſouvenir de ſes tranſports l'enchantera durant ſon retour ; malgré le ſort cruel, ſes triſtes ans ne ſeront pas tout-à-fait perdus ; il n'y en aura point qui ne ſoient marqués par des plaiſirs, & les courts momens qu'il paſſera près de toi ſe multiplieront ſur ſa vie entiere.

LETTRE XVII.

DE MDE. D'ORBE,

A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en

avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez graces au Ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Reſpectez ſon nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

DE JULIE A SON AMI.

VOUS êtes depuis ſi long-tems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut

s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami ; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié ; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux sur celle que je quitte ; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable ; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous ; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue

(1). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il faloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles ; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature ; & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs ; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est

(1) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer, mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espece, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre ?

aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces paſſions ſans retour qui ſont, dit-on, tant de malheureux ne ſont fondées que ſur les ſens ; ſi quelques-unes pénetrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé. L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (2). Tel fut le nôtre en commençant ; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette ; le regard étoit contraint ; mais le cœur ſe faiſoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous, ce je ne ſais quoi, qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les deſirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'oſe exprimer.

(2) Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

Je ſentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réſerve ; j'approuvai ce reſpect, je vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédommager d'un ſilence pénible & néceſſaire, ſans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel ; j'imitai ma couſine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit mal ; on ne ſort point de ſon naturel impunément. Inſenſée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poiſon pour palliatif ; & ce qui devoit vous faire taire, fut préciſément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête ; cette contrainte même me trahit : vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'oſai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reſte fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres fu-

neſtes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma ſanté. Je vis l'abyme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me réſoudre à vous laiſſer partir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir ; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus que de n'être point à moi : j'en vins juſqu'à ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il falut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe, je vous crus digne de me ſauver moi-même, & je vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité, qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſen-

timens honnêtes, je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne ; dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant, un ſeul inſtant embraſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre ; & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & ſitôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me reſtoit pour vous réſiſter.

Mon pere en quittant le ſervice avoit

amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit, & une liaiſon de vingt ans, lui rendoient cet ami ſi cher qu'il ne pouvoit ſe ſéparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naiſſance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de ſa fille en homme qui ſouhaitoit de ſe faire un gendre de ſon ami ; il fut queſtion de la voir, & c'eſt dans ce deſſein qu'ils firent le voyage enſemble. Mon deſtin voulut que je pluſſe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils ſe donnerent ſecretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du Nord où étoient ſa famille & ſa fortune, il en demanda le tems & partit ſur cet engagement mutuel. Après ſon départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit deſtiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laiſſoit point de replique à ma timidité, de me diſpoſer à recevoir ſa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui ſe ſentoit pour vous une inclination naturelle, eſſaya pluſieurs fois d'ébranler cette réſolu-

tion ; ſans oſer vous propoſer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la conſidération pour vous, & le deſir de vous connoître ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit inſenſible à toutes celles que vous poſſédiez ; & s'il convenoit que la naiſſance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle ſeule pouvoit les faire valoir.

L'impoſſibilité d'être heureuſe irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuſe illuſion me ſoutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les ſupporter. Tant qu'il me fût reſté quelque eſpoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi ; il m'en eût moins coûté de vous réſiſter toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la ſeule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La triſteſſe & l'amour conſumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres ſe ſentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs ſe joignit le ſentiment de votre déſeſpoir. Hélas ! c'eſt toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de

toutes deux. Le parti que vous m'osiez propoſer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit aſſurée, l'inévitable choix qui me reſtoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus ſupporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiſerent les miennes. Je ſouhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais eſpéré l'y trouver. Je ſentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux ſans elle ; je ſuccombai par foibleſſe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires ; ne pouvant les conſerver enſemble, & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe

de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chére, même après l'avoir perdue; ma honte pour être ſecrete ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de

mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le desirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre, le tendre amour tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chére attente le charme & l'espoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (3). Je suis timide, il est vrai; je sentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

---

(3) Pasteur du lieu.

Tel étoit, mon bon ami, le myſtere que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une ſi curieuſe inquiétude. Mille raiſons me forçoient à cette réſerve avec un homme auſſi emporté que vous; ſans compter qu'il ne faloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiſcrete importunité. Il étoit à propos ſur-tout de vous éloigner durant une ſi périlleuſe ſcene; & je ſavois bien que vous n'auriez jamais conſenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas! je fus encore abuſée par une ſi douce eſpérance! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mere; mon attente reſta toujours vaine, & il me fut refuſé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le déſeſpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une ſi douce excuſe: je m'en prenois à moi du mauvais ſuccès de mes vœux; & mon cœur abuſé par ſes deſirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le ſoin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inſtant accomplis ; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets ; & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous avez ſçu (4) quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein, le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva préciſément dans le tems de notre ſéparation ; comme ſi le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs ; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être, avec un amour ſans innocence, & des deſirs ſans eſpoir qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles ; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même, je conſacrai

(4) Ceci ſuppoſe d'autres lettres que nous n'avons pas.

ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'eſpérance qu'en votre bonheur; & les ſentimens qui me venoient de vous étoient les ſeuls dont je cruſſe pouvoir être encore ému.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers; & telle étoit ſon illuſion, que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au déſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere; & à notre ſéparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir; & vous engageant avec ma parole ma liberté, autant qu'il m'étoit poſſible, je tâchai d'inſpirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promeſſe

que je n'oſaſſe enfreindre & qui pût vous tranquilliſer. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en ſerois jamais départie. La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le ſéjour où vous étiez me faiſoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi; je croyois déjà vous voir avilir juſqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous ſavoir malheureux que mépriſable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la ſeule que je ne pouvois ſupporter.

Je fus raſſurée ſur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux alarmes d'une autre. Je parle du déſordre

où

où vous vous laiſſâtes entraîner, & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchiſe celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoiſſois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois ceſſé de vous être chére; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu ſeul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur ſi ſincere étoit incapable d'une infidélité cachée; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confeſſer, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalouſie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuſe; pour un tourment de moins ſans ceſſe il en renaiſſoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il eſt inſenſé de chercher dans l'égarement de ſon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la ſageſſe. Depuis long-tems je pleurois en ſecret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle conſumoit inſenſiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chûte m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma couſine, quelles furent ſurpriſes. Le

témoignage étoit convainquant ; la triſteſſe acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que ſon mal lui avoit laiſſées. Je faillis expirer de regret à ſes pieds. Loin de m'expoſer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & ſe contenta d'en gémir : vous même, qui l'aviez ſi cruellement abuſée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produiſit votre lettre ſur ſon cœur tendre & compatiſſant. Hélas ! elle deſiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois.... que ſert de rappeller une eſpérance à jamais éteinte ? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ſes triſtes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux ſévere, & de laiſſer une fille ſi peu digne d'elle.

Accablée d'une ſi cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la ſentir ; la voix de la nature gémiſſante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une eſpece d'horreur la cauſe de tant de maux ; je voulus étouffer enfin l'odieuſe paſſion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le faloit, ſans doute ; n'avois-je pas aſſez de quoi pleurer le reſte de ma vie, ſans chercher inceſ-

ſamment de nouveaux ſujets de larmes ? Tout ſembloit favoriſer ma réſolution. Si la triſteſſe attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre ; nous étions éloignés ; l'eſpoir m'avoit abandonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié, ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié ; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard ; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'oſai réſiſter en face à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M. de Wolmar ne me feroit rien ; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie ; mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit

changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colere, ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable : ma timidité ſurmontée m'avoit portée à l'autre extrêmité, & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant je me crus délivrée de ſes perſécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus ſévere des peres attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me ſerroit les genoux, & fixant ſes yeux mouillés ſur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille ! reſpecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas deſcendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans ſon ſein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon ſaiſiſſement. Cette attitude, ce ton, ce geſte, ce diſcours, cette affreuſe idée me bouleverſerent au point que je me laiſſai aller demi-morte entre ſes bras, & ce ne fut qu'après bien des ſanglots dont j'étois

oppreſſée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : O mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'eſt vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant en repaſſant en moi-même ſes derniers mots, je conçus qu'il étoit plus inſtruit que je n'avois cru, & réſolue de me prévaloir contre lui de ſes propres connoiſſances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainſi.

" Je ſais quelle fantaiſie indigne
„ d'une fille bien née vous nourriſſez
„ au fond de votre cœur. Il eſt tems
„ de ſacrifier au devoir & à l'honnêteté
„ une paſſion honteuſe qui vous déshonore & que vous ne ſatisferez jamais qu'aux dépens de ma vie. Ecoutez une fois ce que l'honneur d'un
„ pere & le vôtre exigent de vous,
„ & jugez-vous vous-même.

„ M. de Wolmar eſt un homme

„ d'une grande naiſſance, diſtingué
„ par toutes les qualités qui peuvent
„ la ſoutenir ; qui jouit de la conſidé-
„ ration publique & qui la mérite.
„ Je lui dois la vie ; vous ſavez les
„ engagemens que j'ai pris avec lui.
„ Ce qu'il faut vous apprendre encore,
„ c'eſt qu'étant allé dans ſon pays pour
„ mettre ordre à ſes affaires, il s'eſt
„ trouvé enveloppé dans la derniere
„ révolution, qu'il y a perdu ſes biens,
„ qu'il n'a lui-même échappé à l'exil
„ en Sibérie que par un bonheur ſin-
„ gulier, & qu'il revient avec le triſte
„ débris de ſa fortune ; ſur la parole
„ de ſon ami qui n'en manqua jamais à
„ perſonne. Preſcrivez-moi maintenant
„ la réception qu'il faut lui faire à ſon
„ retour. Lui dirai-je : Monſieur, je
„ vous promis ma fille tandis que vous
„ étiez riche, mais à préſent que vous
„ n'avez plus rien je me rétracte, & &
„ ma fille ne veut point de vous ? Si
„ ce n'eſt pas ainſi que j'énonce mon
„ refus, c'eſt ainſi qu'on l'interpré-
„ tera : vos amours allégués ſeront pris
„ pour un prétexte, ou ne ſeront pour
„ moi qu'un affront de plus, & nous
„ paſſerons, vous pour une fille per-
„ due, moi pour un malhonnête

„ homme qui ſacrifice ſon devoir &
„ ſa foi à un vil intérêt, & joint l'in-
„ gratitude à l'infidélité. Ma fille, il
„ eſt trop tard pour finir dans l'oppro-
„ bre une vie ſans tache, & ſoixante
„ ans d'honneur ne s'abandonnent pas
„ en un quart-d'heure.

„ Voyez donc, " continua-t-il,
„ combien tout ce que vous pouvez
„ me dire eſt à préſent hors de propos.
„ Voyez ſi des préférences que la pu-
„ deur déſavoue & quelque feu paſ-
„ ſager de jeuneſſe peuvent jamais être
„ mis en balance avec le devoir d'une
„ fille & l'honneur compromis d'un
„ pere. S'il n'étoit queſtion pour l'un
„ des deux que d'immoler ſon bon-
„ heur à l'autre, ma tendreſſe vous
„ diſputeroit un ſi doux ſacrifice; mais,
„ mon enfant, l'honneur a parlé, &
„ dans le ſang dont tu ſors, c'eſt tou-
„ jours lui qui décide „.

Je ne manquois pas de bonnes ré-
ponſes à ce diſcours, mais les préjugés
de mon pere lui donnent des principes
ſi différens des miens, que des raiſons
qui me ſembloient ſans replique ne
l'auroient pas même ébranlé. D'ail-
leurs, ne ſachant ni d'où lui venoient
les lumieres qu'il paroiſſoit avoir ac-

bien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicateſſe que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoiſſois trop pour douter de votre obéiſſance, & je ſavois que plus le ſacrifice exigé vous ſeroit pénible, plus vous ſeriez prompt à vous l'impoſer. La réponſe vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétabliſſement mes craintes furent confirmées, & il ne me reſta plus d'excuſes. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'aſcendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit ſur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouſer : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami ; ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang ; ſoit que la nature

eut pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal qu'en me mettant au lit j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroit ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve, & voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & ſe ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il faloit aimer malgré moi; je ſentis qu'il faloit être coupable; que je ne pouvois réſiſter ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du ſang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens acheverent de s'éteindre;

toutes mes facultés s'altérerent ; le crime perdit ſon horreur à mes yeux ; je me ſentis tout autre au-dedans de moi ; enfin les tranſports effrénés d'une paſſion rendue furieuſe par les obſtacles, me jetterent dans le plus affreux déſeſpoir qui puiſſe accabler une ame ; j'oſai déſeſpérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit ſi corrompu que ma raiſon ne put réſiſter aux diſcours de vos philoſophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais ſouillé mon eſprit oſerent s'y préſenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & ſi je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces réſolutions généreuſes qui ſeules peuvent lui réſiſter.

J'ai peine à pourſuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu ſi vif & ſi doux dont nous étions animés épuroit tous nos ſentimens, où ſa ſainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus

(1) Sainte ardeur ! Julie, ah Julie ! quel mot pour une femme auſſi bien guérie que vous croyez l'être.

chére & l'honnêteté plus aimable, où les desirs même ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres ; songez à ces momens si courts & trop peu goûtés où l'amour se paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elles.

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus ? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre ; ils se parlerent ; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere ; ils se disoient leurs peines ; & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus ; un instant de foiblesse les égara ; ils s'oublierent dans les plaisirs ; mais s'ils cesserent d'être chastes ; au moins ils étoient fideles ; au moins le Ciel & la

nature autoriſoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours chére ; ils l'aimoient encore & la ſavoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que ſont maintenant ces amans ſi tendres qui brûloient d'une flamme ſi pure, qui ſentoient ſi bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra ſans gémir ſur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de ſouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres ! Quoi ! ſont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de ſiecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois ? Ah ! ſi le premier déſordre eſt pénible & lent, que tous les autres ſont prompts & faciles!

Preſtige des paſſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes la ſageſſe & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment de la vie ; on ſe détourne d'un ſeul pas de la droite route : auſſi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté de ſe trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laiſſons retomber ce voile. Avons-nous beſoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne ſe rebuta pas du changement de mon viſage. Mon pere ne me laiſſa pas reſpirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promeſſe : il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma ſépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de

mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me laſſai de combattre inutilement. Dans l'inſtant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui ſouille le ſacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'égliſe, je ſentis en entrant une ſorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne ſais quelle terreur vint ſaiſir mon ame dans ce lieu ſimple & auguſte, tout rempli de la majeſté de celui qu'on y ſert. Une frayeur ſoudaine me fit friſſonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner juſqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je ſentis mon trouble augmenter durant la cérémonie ; & s'il me laiſſoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour ſombre de l'édifice, le profond ſilence des ſpectateurs, leur maintien modeſte & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'impoſant aſpect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit paſſer un air de ſolemnité

qui m'excitoit à l'attention & au reſpect, & qui m'eût fait frémir à la ſeule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le miniſtre prononçant gravement la ſainte liturgie. La pureté, la dignité, la ſainteté du mariage ſi vivement expoſées dans les paroles de l'Ecriture, ſes chaſtes & ſublimes devoirs ſi importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, ſi doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impreſſion, que je crus ſentir intérieurement une révolution ſubite. Une puiſſance inconnue ſembla corriger tout-à-coup le déſordre de mes affections & les rétablir ſelon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, diſois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponſe de ma bouche: le Ciel & la terre ſont témoins de l'engagement ſacré que je prends; ils le ſeront encore de ma fidélité à l'obſerver. Quel droit peut reſpecter parmi les hommes quiconque oſe violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard ſur

ſur M. & Mde. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant ſur moi des yeux attendris, m'émut plus puiſſamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis ? Le devoir & l'honnêteté vous lient ; tendres amis, époux fideles, ſans brûler de ce feu dévorant qui conſume l'ame, vous vous aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige ; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah ! puiſſai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur ; ſi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens réveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſageai le ſaint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai juſqu'à la mort.

De retour au logis, je ſoupirois après

une heure de ſolitude & de recueillement. Je l'obtins, non ſans peine, & quelque empreſſement que j'euſſe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paſſagere en changeant de condition, & de me retrouver auſſi peu digne épouſe que j'avois été fille peu ſage. L'épreuve étoit ſûre mais dangereuſe, je commençai par ſonger à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre ſouvenir n'avoit profané l'engagement ſolemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laiſſer ſi long-tems en paix avec tant de ſujet de me la rappeller : je me ſerois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illuſion n'étoit gueres à craindre : je ſentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait ; mais je le ſentis ſans rougir. Je vis que je n'avois pas beſoin pour penſer à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me diſant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conſcience & mes ſens étoient

tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel ſentiment de paix effacé depuis ſi long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une ſérénité nouvelle ! Je crus me ſentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce & conſolante vertu, je la recommence pour toi ; c'eſt toi qui me la rendras chére ; c'eſt à toi que je la veux conſacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une ſeconde fois !

Dans le raviſſement d'un changement ſi grand, ſi prompt, ſi ineſpéré, j'oſai conſidérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaiſſement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuſe révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la ſageſſe ! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut ſi cher ? Par quelle faveur du ſort votre inconſtance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à

de nouvelles inclinations ? Comment euſſé-je oppoſé à un autre amant une réſiſtance que le premier avoit déjà vaincue, & une honte accoutumée à céder aux deſirs ? Aurois-je plus reſpecté les droits d'un amour éteint que je n'avois reſpecté ceux de la vertu, jouiſſant encore de tout leur empire ? Quelle ſureté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait au Ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainſi préparé la ſuivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie ſans trouver de priſe pour m'arrêter, d'une amante abuſée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le déſeſpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet ſi naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conſervé ma réputation & l'eſtime de ceux qui me ſont chers ? Qui m'a miſe ſous la ſauvegarde d'un époux vertueux, ſage, aimable par ſon caractere & même par

ſa perſonne, & rempli pour moi d'un reſpect & d'un attachement ſi peu mérités? Qui me permet enfin d'aſpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne? Je le vois, je le ſens; la main ſecourable qui m'a conduite à travers les ténebres eſt celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix ſecrete qui ne ceſſoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'Auteur de toute vérité n'a point ſouffert que je ſortiſſe de ſa préſence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'inſecte & rouler les Cieux, tu veilles ſur la moindre de tes œuvres! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter d'un cœur épuré par tes ſoins l'hommage que toi ſeule rends digne de t'être offert!

A l'inſtant pénétrée d'un vif ſentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de ſureté où je me ſentois rétablie, je me proſter-

nai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains ſuppliantes, j'invoquai l'Etre dont il eſt le trône, & qui ſoutient ou détruit quand il lui plait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux & dont toi ſeul es la ſource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'eſt le premier devoir qui lie la famille & toute la ſociété. Je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui ſe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi & aux regles de la raiſon que je tiens de toi. Je remets mon cœur ſous ta garde & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zele, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions; il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre que je vis clairement où je devois chercher déſormais la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur & que

je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion ; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience ; de se borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans ; j'aimois à réfléchir & me fiois à ma raison ; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la Foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse ; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir ; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre ; j'étois dévote à l'église & philosophe au logis. Hélas ! je n'étois rien nulle part, mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois pour toute lumiere

la fauſſe lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué juſqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont ſi mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raiſon premiere & ſur quelle baſe étoient-ils fondés? Un heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éleve; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu & ſa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpriſe en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin que le caractere & l'amour du beau ſoient empreints par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi long-tems qu'ils ne ſeront point défigurés; mais comment m'aſſurer

m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu selon l'inconstance & la variété des préjugés ?

Adorez l'Etre éternel, mon digne & sage ami ; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la rai-

ſon & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence eſt Dieu ; tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités ſe refuſe aux petites paſſions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres; & quand l'Etre immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus ſage.

Cherchez-vous un exemple ſenſible des vains ſophiſmes d'une raiſon qui ne s'appuye que ſur elle-même ? Conſidérons de ſang-froid les diſcours de vos philoſophes, dignes apologiſtes du crime, qui ne ſéduiſirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus ſaint & au plus ſolemnel des

engagemens, ces dangereux raiſonneurs ont réſolu d'anéantir d'un ſeul coup toute la ſociété humaine, qui n'eſt fondée que ſur la foi des conventions ? Mais voyez, je vous prie, comment ils diſculpent un adultere ſecret ! C'eſt, diſent-ils, qu'il n'en réſulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être ſûrs qu'il l'ignorera toujours ? Comme s'il ſuffiſoit pour autoriſer le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuiſiſſent pas à autrui ? Comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour abhorrer le crime du mal qu'il fait à ceux qui le commettent ? Quoi donc ! ce n'eſt pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il eſt en ſoi la force du ſerment & des contrats les plus inviolables ? Ce n'eſt pas un mal de ſe forcer ſoi-même à devenir fourbe & menteur ? Ce n'eſt pas un mal de former des liens qui vous font deſirer le mal & la mort d'autrui ? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre ? Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit ? Un bien qui produiroit tant de maux ſeroit par cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté & ne manque de foi à perſonne ? Il ſe trompe groſſierement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre péche, premierement parce qu'il la fait pécher & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans

l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en réſulte aucun mal pour perſonne. Si ces Philoſophes croient l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai Juge? Etrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quant même ils ne reconnoîtroient pas la préſence de la Divinité, comment oſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux

êtres formés d'un même ſang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre & ſe reſſembler d'ame comme de viſage, ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer ?

N'eſt-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger cette union naturelle & d'altérer dans ſon principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de la mere ?

Si je conſidere mon ſexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce déſordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne fût-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop ſûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penſent juſtifier par le ſecret ! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de ſa femme. Que fera-t-elle avec ſes ſoins artificieux que mieux prouver ſon indifférence ? Eſt-ce l'œil de l'a-

mour qu'on abuſe par de feintes careſſes ? & quel ſupplice auprès d'un objet chéri, de ſentir que la main nous embraſſe & que le cœur nous repouſſe ? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel ſe plait à confondre : que de fauſſetés, que de menſonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domeſtiques, pour en impoſer au public ! Quel ſcandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de ſoins pour ſatisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maiſon & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'eſt point léſé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui lui pourra rendre une femme eſtimable ? Qui lui donnera le repos & la ſureté ? Qui le guérira de ſes juſtes ſoupçons ? Qui fera confier un pere au ſentiment de la nature en embraſſant ſon propre enfant ?

A l'égard des liaiſons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'eſt moins une raiſon ſérieuſe qu'une plaiſanterie abſurde & brutale qui ne mérite pour toute réponſe que le mépris & l'indignation. Les trahiſons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoiſonnemens dont ce déſordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent aſſez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes d'un attachement formé par le crime. S'il réſulte quelque ſorte de ſociété de ce vil & mépriſable commerce, elle eſt ſemblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour aſſurer les ſociétés légitimes.

J'ai tâché de ſuſpendre l'indignation que m'inſpirent ces maximes pour les diſcuter paiſiblement avec vous. Plus je les trouve inſenſées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles ſupportent mal l'examen de la ſaine raiſon; mais où chercher la ſaine raiſon ſinon dans celui qui en eſt la ſource & que penſer de ceux qui conſacrent

à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Défions-nous d'une philoſophie en paroles ; défions-nous d'une fauſſe vertu qui ſape toutes les vertus & s'applique à juſtifier tous les vices pour s'autoriſer à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui eſt bien eſt de le chercher ſincerement & l'on ne peut long-tems le chercher ainſi ſans remonter à l'auteur de tout bien. C'eſt ce qu'il me ſemble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes ſentimens & ma raiſon ; c'eſt ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez ſuivre la même route. Il m'eſt conſolant de ſonger que vous avez ſouvent nourri mon eſprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en euſſiez pas ainſi parlé ſi vous aviez eu d'autres ſentimens. Il me ſemble même que ces converſations avoient pour nous des charmes. La préſence de l'Etre ſuprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos

entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions en déplorant nos foibleſſes, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une régie pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens, de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans ame, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier rien de ce qu'il fait en toute ſa vie ? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera ſans doute ; mais le crime eſt du méchant & ne reſtera point impuni devant l'auteur de toute juſtice. Un incrédule d'ailleurs heureuſement né ſe livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits, il les ſuit

ſans contrainte ; il les ſuivroit de même s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi ſe gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoît & ſert le Pere commun des hommes ſe croit une plus haute deſtination ; l'ardeur de la remplir anime ſon zele & ſuivant une regle plus ſûre que ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coûte & ſacrifier les deſirs de ſon cœur à la loi du devoir. Tel eſt, mon ami, le ſacrifice héroïque auquel nous ſommes tous deux appellés. L'amour qui nous uniſſoit eût fait le charme de notre vie. Il ſurvéquit à l'eſpérance ; il brava le tems & l'éloignement, il ſupporta toutes les épreuves. Un ſentiment ſi parfait ne devoit point périr de lui-même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eſt changé entre nous ; il faut néceſſairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eſt plus votre ancienne Julie ; la révolution de vos ſentimens pour elle eſt inévitable, & il ne vous reſte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paſſage d'un auteur que vous ne récuſerez pas. " L'amour, „ dit-il, eſt privé de ſon plus grand

„ charme quand l'honnêteté l'aban-
„ donne. Pour en ſentir tout le prix,
„ il faut que le cœur s'y complaiſe &
„ qu'il nous éleve en élevant l'objet
„ aimé. Otez l'idée de la perfection,
„ vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez l'eſ-
„ time, & l'amour n'eſt plus rien.
„ Comment une femme honorera-t-elle
„ un homme qu'elle doit mépriſer ?
„ Comment pourra-t-il honorer lui-
„ même celle qui n'a pas craint de
„ s'abandonner à un vil corrupteur ?
„ Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mu-
„ tuellement. L'amour, ce ſentiment
„ céleſte ne ſera plus pour eux qu'un
„ honteux commerce. Ils auront perdu
„ l'honneur & n'auront point trouvé
„ la félicité (1). „ Voilà notre leçon,
mon ami, c'eſt vous qui l'avez dictée.
Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus
délicieuſement & jamais l'honnêteté
leur fut-elle auſſi chére que dans les
tems heureux où cette lettre fut écrite ?
Voyez donc à quoi nous meneroient
aujourd'hui de coupables feux nourris
aux dépens des plus doux tranſports
qui raviſſent l'ame. L'horreur du vice

(1) Voyez la premiere partie. Lettre XXIV.

qui nous eſt ſi naturelle à tous deux s'étendroit bientôt ſur le complice de nos fautes; nous nous haïrions pour nous être trop aimés & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un ſentiment ſi cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conſerver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'eſt-ce pas conſerver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reſte & ſoyez l'amant de mon ame. Cette idée eſt ſi douce qu'elle conſole de tout.

Voilà le fidele tableau de ma vie, & l'hiſtoire naïve de tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le ſentiment qui m'attache à vous eſt ſi tendre & ſi vif encore, qu'une autre en ſeroit peut-être alarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je ſens qu'il a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes paſſées fondent ma ſécurité préſente. Je ſais que l'exacte bienſéance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne feroient pas

contentes que vous ne fuſſiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus ſûre & je m'y tiens. J'écoute en ſecret ma conſcience: elle ne me reproche rien & jamais elle ne trompe une ame qui la conſulte ſincerement. Si cela ne ſuffit pas pour me juſtifier dans le monde, cela ſuffit pour ma propre tranquillité. Comment s'eſt fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt que je l'ai vivement deſiré. Dieu ſeul a fait le reſte. Je penſerois qu'une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout-à-coup ſes rapports & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général on reprend quelquefois ſon caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe peut ſervir de préſervatif contre une rechûte. Hier on étoit ab-

ject & foible ; aujourd'hui on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque choſe de ſemblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien ſi redouté me délivre d'une ſervitude beaucoup plus redoutable & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi pour qu'en changeant d'eſpece notre union ſe détruiſe. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie ; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illuſions, je doute que ce changement vous ſoit déſavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus ſage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la philoſophie. Je ne ſerai jamais heureuſe que vous ne ſoyez heureux auſſi, & je ſens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce

conſolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir beſoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle ſeroit plus courte. Avant de la finir il me reſte une grace à vous demander. Un cruel fardeau me peſe ſur le cœur. Ma conduite paſſée eſt ignorée de M. de Wolmar; mais une ſincérité ſans réſerve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent fois tout avoué, vous ſeul m'avez retenue. Quoique je connoiſſe la ſageſſe & la modération de M. de Wolmar, c'eſt toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire ſans votre conſentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop préſumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous ſupplie, que cette réſerve ne ſauroit être innocente, qu'elle m'eſt chaque jour plus cruelle, & que juſqu'à la réception de votre réponſe je n'aurai pas un inſtant de tranquillité.

LETTRE XIX.

RÉPONSE.

ET vous ne ſeriez plus ma Julie ? Ah ! ne dites pas cela, digne & reſpectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être ſenſible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne ceſſerai d'adorer, même après ma mort, s'il reſte encore en mon ame quelque ſouvenir des attraits vraiment céleſtes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus ſemblable à vous-même. Non, non, quelque ſupplice que j'éprouve à le ſentir & à le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion

criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être ? Etois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe ! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi long-tems, te voilà donc éteint ſans retour ? Elle ne ſera point à moi ? Je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ? ..... ô rage ! ô tourment de l'enfer ! ..... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais..... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus..... elle

n'eſt plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre ? ..... elle pouvoit m'écouter ? J'étois malheureux ? ..... que ſuis-je donc aujourd'hui ? ..... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous ..... oubliez-moi, du moins. Je l'ai réſolu, je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oſerai-je vous parler de vous encore, & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde ; celui de votre bonheur ? En m'expoſant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah ! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe ? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon déſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible ; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir ; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peſer mes raiſons. Premierement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage de l'uſage antérieur qu'on a fait de ſa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promiſe ? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'eſt pas à votre époux, c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la Nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être

ne pardonnent point, & c'eſt à moi ſeul de reclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechûte oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être atten-

ter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſques un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes ; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un ſentiment tendre ; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon. S'il n'en eſt pas digne pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous ? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans ? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu ; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie ; & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr

encore des charmes de votre caractere, & la douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui!

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie il faut vous quitter! ſi jeune encore, il faut déjà renoncer au bonheur? O tems! qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE

LETTRE XX.

DE JULIE.

VOUS me demandez ſi je ſuis heureuſe. Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre ; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez de m'aimer : mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines ; mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans ; ſa vie unie, réglée & le calme des paſſions lui ont conſervé une conſtitution ſi ſaine & un air ſi frais, qu'il

paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la ſageſſe. Sa phyſionomie eſt noble & prévenante ; ſon abord ſimple & ouvert, ſes manieres ſont plus honnêtes qu'empreſſées, il parle peu & d'un grand ſens, mais ſans affecter ni préciſion ni ſentences. Il eſt le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit perſonne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raiſon.

Malgré ſa froideur naturelle, ſon cœur ſecondant les intentions de mon pere crut ſentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de ſa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable ; s'eſt ſi bien réglé ſur les bienſéances, & s'eſt maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu beſoin de changer de ton en changeant d'état, & que ſans bleſſer la gravité conjugale, il conſerve avec moi depuis ſon mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triſte, mais toujours content ; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi ; il ne me cherche pas, mais il n'eſt pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point ; il eſt ſérieux ſans donner envie de

l'être; au contraire, ſon abord ſerein ſemble m'inviter à l'enjouement; & comme les plaiſirs que je goûte ſont les ſeuls auxquels il paroit ſenſible, une des attentions que je lui dois eſt de chercher à m'amuſer. En un mot, il veut que je ſois heureuſe; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de ſa femme n'eſt-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque ſoin que j'aye pu l'obſerver, je n'ai ſçu lui trouver de paſſion d'aucune eſpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paſſion eſt-elle ſi égale & ſi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raiſon le permet. Il eſt réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien ſupérieur à tous nous autres gens à ſentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours ſuſpect; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience alarmée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſage-

ment, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (1), & le néceſſaire chez les voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter

(1) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépens de ſa cuiſine ; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon dîné ; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoiſonne. Combien de fois dans des maiſons de campagne en reſpirant le frais au matin l'aſpect d'un beau jardin vous tente ? On ſe leve de bonne heure, on ſe promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'Officier eſt ſorti, ou les proviſions manquent, ou Madame n'a pas donné ſes ordres, ou l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut reſter à jeun juſqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me ſouviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on diſoit que la Maîtreſſe aimoit beaucoup le café & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre ſols la taſſe ; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à ſon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du café plus ſouvent.

dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'uſage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la ſent jamais; il a ſi bien ordonné le premier arrangement qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier ſans aucune altération; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montrer autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujet de l'être (2). Ce qui m'a long-tems

(2) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort

abuſée & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas préciſément de l'amour n'en eſt pas moins doux & n'en eſt que plus durable. L'amour, eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maiſon, bien élever ſes enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſez pour des époux qui ont tant d'autres ſoins à remplir. Il n'y a point de

dans la ſuite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à ſon ami.

paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour : on prend ſa violence pour un ſigne de ſa durée ; le cœur ſurchargé d'un ſentiment ſi doux l'étend pour ainſi dire ſur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume ; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit, détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (3). Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que

(3) Je ſerois bien ſurpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

leur déclin, ſans s'arrêter à l'indifférence, ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout-à-fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous ſeriez devenu ceſſant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laiſſé la vertu, je l'avoue; mais en eſt-ce aſſez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables? Sur-tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous ſommes; le ſentiment qui nous joint n'eſt point l'aveugle tranſport des cœurs paſſionnés, mais l'immuable & conſtant attachement de deux perſonnes honnêtes & raiſonnables, qui, deſtinées à paſſer enſemble le reſte de leurs jours, ſont contentes de leur ſort & tâchent de ſe le rendre doux l'un à l'autre. Il ſemble que quand on nous

eût formé exprès pour nous unir, on n'auroit pu réuſſir mieux. S'il avoit le cœur auſſi tendre que moi, il ſeroit impoſſible que tant de ſenſibilité de part & d'autre ne ſe heurtât quelquefois, & qu'il n'en réſultât des querelles. Si j'étois auſſi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la ſociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal enſemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux eſt préciſément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il ſemble que nous ſoyons deſtinés à ne faire entre nous qu'une ſeule ame, dont il eſt l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas juſqu'à ſon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la paſſion dont j'étois tourmentée, il eſt certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épouſé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuſe révolution qui s'eſt faite en moi.

Mon ami, le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompenſe la docilité des enfans. A Dieu

ne plaiſe que je veuille inſulter à vos déplaiſirs. Le ſeul deſir de vous raſſurer pleinement ſur mon ſort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les ſentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoiſſances que j'ai à préſent, je ſerois libre encore, & maîtreſſe de me choiſir un mari, je prends à témoin de ma ſincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'eſt pas vous que je choiſirois, c'eſt M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guériſon que j'acheve de vous dire ce qui me reſte ſur le cœur. M. de Wolmar eſt plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en rétracter jamais (4).

(4) Nos ſituations diverſes déterminent & changent malgré nous les affections de nos

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le re-

---

cœurs : nous ſerons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureuſement les chaînes dont nous ſommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le déſordre de nos deſirs eſt preſque toujours vain & rarement il eſt vrai : ce qu'il faut changer c'eſt moins nos deſirs que les ſituations qui les produiſent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a pas d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la ſucceſſion d'autrui, ſur-tout de perſonnes qui devroient m'être chéres ; car que ſais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher ? Sur ce principe, examinez bien la réſolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à ſon ami. Peſez cette réſolution dans toutes ſes circonſtances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même ſait s'ôter au beſoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie, malgré l'amour qui lui reſte, met ſes ſens du parti de ſa vertu ; elle ſe force, pour ainſi dire, d'aimer Wolmat comme ſon unique époux, comme le ſeul homme avec lequel elle habitera de ſa vie ; elle change l'intérêt ſecret qu'elle avoit à ſa perte en intérêt à le conſerver. Ou je ne connois rien au cœur humain, ou c'eſt à cette ſeule réſolution ſi critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reſte de la vie de Julie, & l'attachement ſincere & conſtant qu'elle a juſqu'à la fin pour ſon mari.

pentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier ; & ſi le ſerment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Graces au Ciel elle ne ſubſiſte plus.

Une conſidération plus légitime & d'un plus grand poids, eſt le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire ſon bonheur de l'eſtime qu'il a pour ſa femme. Il eſt ſûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainſi

je risque par une confidence indiscrete de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pese cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le sera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

Que ferai-je donc dans le doute où je suis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié; je garderai le silence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légi-

times en apparence. Il eſt tems de devenir ſage. Malgré la ſécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cauſe, ni me livrer étant femme à la même préſomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous ſupplie auſſi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne ceſſerai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce ſentiment eſt auſſi pur que le jour qui m'éclaire, je ſerai bien aiſe de ſavoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Mde. d'Orbe dans les occaſions où vous aurez quelque événement intéreſſant à nous apprendre. J'eſpere que l'honnêteté de votre ame ſe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma couſine eſt vertueuſe & ſage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance ſi vous étiez capable d'en abuſer.

Adieu, mon cher & bon ami; ſi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous

raiſon de la dédaigner avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eſt la fortune du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu! Savez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embraſés l'un & l'autre qui déguiſoit ſes tranſports ſous ce ſaint enthouſiaſme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuſer plus long-tems. Nous étions faits, j'oſe le croire, pour ſuivre & chérir la véritable vertu; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne ſuivions qu'un vain fantôme. Il eſt tems que l'illuſion ceſſe; il eſt tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous

ſera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame eſt ſaine, elle s'attache à tout ce qui eſt bien & ſi quelquefois il lui échappe, c'eſt qu'elle n'a pas uſé de toute ſa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conſcience, & cherchez ſi vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui ſerviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus ſolidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'eſt pas aſſez croyez-moi, que la vertu ſoit la baſe de votre conduite, ſi vous n'établiſſez cette baſe même ſur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde ſur un grand éléphant, & puis l'éléphant ſur une tortue, & quand on leur demande ſur quoi porte la tortue, ils ne ſavent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux diſcours de votre amie, & de choiſir pour aller au bonheur une route plus ſûre que celle qui nous a ſi long-tems égarés. Je ne ceſſerai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne ſerai

contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! ſi jamais nos cœurs ſe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneſſe, faiſons au moins que le retour qu'elles auront produit en autoriſe le ſouvenir, & que nous puiſſions dire avec cet Ancien : hélas ! nous périſſions ſi nous n'euſſions péri !

Ici finiſſent les ſermons de la prêcheuſe. Elle aura déſormais aſſez à faire à ſe prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours ; ainſi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher . . . . . mon Dieu ! que fais-je ? . . . . . vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah ! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu ?

LETTRE XXI.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai ; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chére, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire, pourquoi me trompiez-vous ? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper

de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus ! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore l'Etre éternel ; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre ; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur ; je ſuis prêt à vous entendre : mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne : hé bien raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite, j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple & je ne ſuis pas fort content du ſien ; mais j'eſpere imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-tems médité ſur ce grave ſujet. Vous devez le ſavoir, car vous connoiſſez mon ſort & je vis encore.

Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous & n'eſt un bien pour perſonne, il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là, & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos Sophiſtes? Premierement ils regardent la vie comme une choſe qui n'eſt pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'eſt préciſément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame, car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits

ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette regle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre. c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre. j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie ; il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens

aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rebellion contre la Providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps? Eſt-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien? Bon Socrate que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela du tout, mais il faloit dire; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance

à la vie ; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce là peine d'en faire un ſi grand bruit ? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi.. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence ; & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé ; cette queſtion n'y eſt traitée que très-légerement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement le diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique ; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit

de

de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien? Le crime assiége sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde: mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux; ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord, c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son ame, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'huma-

nité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux ſublimes contemplations ; & ſi nos paſſions & nos erreurs ſont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres ? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcretement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſe-port de

la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au Sophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte long-tems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoi qu'on ne puiſſe exactement aſſigner le point où elle ceſſe d'être un bien, on ſait très-certainement au moins qu'elle eſt un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme ſenſé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'eſt pas tout : après avoir nié que la vie puiſſe être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils diſent enſuite qu'elle eſt un mal,

pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'eſt une lâcheté de ſe ſouſtraire à ſes douleurs & à ſes peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui ſe donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Q[illegible]Arrie, Eponine, Lucrece ſoient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Caſſius, & toi qui partageois avec les Dieux les reſpects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguſte & ſacrée animoit les Romains d'un ſaint zele & faiſoit frémir les tyrans; tes fiers admirateurs ne penſoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refuſé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes ſublimes, & qu'ils ſont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous ſauvez ſi courageuſement d'un combat pour ſupporter plus long-tems la peine de vivre; quand un tiſon brûlant vient à tomber ſur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous ſi vîte? Quoi!

vous avez la lâcheté de n'oſer ſoutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous, ne m'oblige à ſupporter le tiſon ; & moi, qui m'oblige à ſupporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la Providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eſt-elle pas également ſon ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à ſouffrir avec conſtance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un inſenſé qui ſouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter ſans mal faire, & c'eſt ſouvent un très-grand mal d'endurer un mal ſans néceſſité. Celui qui ne ſait pas ſe délivrer d'une vie douloureuſe par une prompte mort reſſemble à celui qui aime mieux laiſſer envenimer une plaie que de la livrer au fer ſalutaire d'un chirurgien. Viens, reſpectable Pariſot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire ſans ſourciller, & me laiſſerai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la ſienne en pourriture faute d'oſer ſoutenir la même opération.

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ſes bienfaits.

J'avoue qu'il eſt des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de diſpoſer de lui-même, mais en revanche combien en eſt-il qui l'ordonnent? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe dévouent à leur devoir quoiqu'il arrive; que mille autres relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrépit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont là; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain

d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité ?

Peſez ces conſidérations, Milord ; raſſemblez toutes ces raiſons, & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la nature qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt-ce à dire ? Les drogues font-elles plaiſir à prendre ? Combien de gens préferent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eſt plus permis de ſe délivrer d'un mal paſſager en faiſant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet,

l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal-être; ſi nous regardons aux moyens, l'un & l'autre eſt également naturel ; ſi nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés ; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on ſe ſouſtraire qui ne nous vienne pas de ſa main ? Quelle eſt la borne où finit ſa puiſſance , & où l'on peut légitimement réſiſter ? Ne nous eſt-il donc permis de changer l'état d'aucune choſe , parce que tout ce qui eſt, eſt comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ſes loix , & quoi que nous faſſions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non, Milord , la vocation de l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien , la conſcience pour le vouloir , & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur : fais ce qui t'eſt ſalutaire , & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir , je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en

me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

Bomston, j'en appelle à votre sagesse & à votre candeur; qu'elles maximes plus certaines la raison peut-elle déduire de la Religion sur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'opposées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de sa regle unique, qui est l'Écriture, mais seulement des philosophes payens. Lactance & Augustin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jesus-Christ ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que sur le raisonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de sorte que les fideles qui croient suivre en cela l'autorité de l'Évangile, ne suivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le suicide, ou même une simple improbation; & n'est-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui se sont donnés la mort, on n'y trouve pas un seul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus; celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit-il fait pour justifier un

crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice ; les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel, eſt que la nature y a mis d'ailleurs un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en faiſir l'eſprit ! L'homme eſt ſujet à mille maux, ſa vie eſt un tiſſu de miſeres, & il ne ſemble naître que pour ſouffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raiſon veut qu'il les évite,

& la Religion, qui n'eſt jamais contraire à la raiſon ; l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui ! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande ; & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous, puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Etre ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir ? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſi-

blement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes, & que la Religion autoriſe (2). Revenons à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne ſouffrez pas moins que moi; vos maux ſont ſans remede ainſi que les miens, & d'autant plus ſans remede, que les loix de l'honneur ſont plus immuables que celles de la

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi? La lettre eſt-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'eſt l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui ſemble autoriſer le ſien. Robeck délibéra ſi poſément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien peſant, bien froid, & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de ſiecle & de nation. Quand ce n'eſt pas la mode de ſe tuer, on n'imagine que des enragés qui ſe tuent; tous les actes de courage ſont autant de chimeres pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par ſoi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples atteſtés d'hommes ſages en tout autre point, qui, ſans remords, ſans fureur, ſans déſeſpoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur eſt à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu?

fortune. Vous les ſupportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous ſoutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me preſſez de ſouffrir: Milord, j'oſe vous preſſer de terminer vos ſouffrances, & je vous laiſſe à juger qui de nous eſt le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieilleſſe & les ans nous attachent baſſement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur un corps infirme & caſſé? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir ; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſi-tôt qu'ils

ſont rompus ! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans ? Que quittent-ils en ſortant du monde ?. Ils s'en vont enſemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE XXII.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle tranſport t'égare ; ſois plus diſcret ; ne conſeille point en demandant conſeil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme ; je ſuis Anglois, je ſais mourir ; car je ſais vivre, ſouffrir en

homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il eſt vrai, tu m'étois néceſſaire; mon ame avoit beſoin de la tienne; tes ſoins pouvoient m'être utiles; ta raiſon pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; ſi je ne m'en ſers point, à qui t'en prends-tu? Où eſt-elle? Qu'eſt-elle devenue? Que peux-tu faire? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? Quels ſervices puis-je eſpérer de toi? Une douleur inſenſée te rend ſtupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien; & ſi je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au-deſſous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du ſens, de la vérité. Tes ſentimens étoient droits, tu penſois juſte; & je ne t'aimois pas ſeulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la ſageſſe. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raiſonnemens de cette lettre dont tu parois ſi content? Un miſérable & perpétuel ſophiſme, qui dans l'égarement

de ta raiſon marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de

ceſſer de vivre ? La preuve en eſt ſinguliere ; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats ; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre ; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre ? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident? Tu l'as dis toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter? Penſes-tu que je n'aye pas démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis

ouvertement à ton ami; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis: la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras: la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas ſouffrir? D'abord, c'eſt changer l'état de la queſtion; car il ne s'agit pas de ſavoir ſi tu ſouffres; mais ſi c'eſt un mal pour toi de vivre. Paſſons. Tu ſouffres, tu dois chercher à ne plus ſouffrir. Voyons s'il eſt beſoin de mourir pour cela.

Conſidère un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement oppoſé au progrès des maux du corps, comme les deux ſubſtances ſont oppoſées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieilliſſant & détruiſent enfin cette machine mortelle.

Les autres, au contraire, altérations externes & paſſageres d'un être immortel & ſimple, s'effacent inſenſiblement & le laiſſent dans ſa forme originelle que rien ne ſauroit changer. La triſteſſe, l'ennui, les regrets, le déſeſpoir ſont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame & l'expérience dément toujours ce ſentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous ſoient plus inhérens que nos chagrins; non-ſeulement je penſe qu'ils périſſent avec le corps qui les occaſionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût ſuffire pour corriger les hommes, & que pluſieurs ſiecles de jeuneſſe ne nous appriſſent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en ſoit; puiſque la plupart de nos maux phyſiques ne font qu'augmenter ſans ceſſe, de violentes douleurs du corps quand elles ſont incurables peuvent autoriſer un homme à diſpoſer de lui: car toutes ſes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant ſans remede, il n'a plus l'uſage ni de ſa volonté ni de ſa raiſon; il ceſſe

d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarraſſe & où ſon ame n'eſt déjà plus.

Mais il n'en eſt pas ainſi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles ſoient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque intolérable? C'eſt ſa durée. Les opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent; mais la douleur du mal eſt permanente, celle de l'opération paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems? Attends & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront? Vain ſophiſme de la douleur! Bon mot ſans

raiſon, ſans juſteſſe & peut-être ſans bonne foi. Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa miſere (1)! Même en ſuppoſant ce bizarre ſentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préſente par l'aſſurance de la voir finir, comme on ſcarifie une plaie pour la faire cicatriſer? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à ſouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eſt-ce pas faire à l'inſtant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penſes-y bien, jeune homme; que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre; la vie s'écoule en un inſtant, elle n'eſt rien par elle-même, ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe.

Ne dis donc plus que c'eſt un mal

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainſi ſa miſere, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de ſa douleur par ſa douleur même, & cet état eſt moins affreux que de ne tenir plus à rien.

pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien, & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eſt permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire?

Ta mort ne fait de mal à perſonne! J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe gueres, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes; n'en eſt-il point de plus chers encore (2) qui t'obligent à te conſerver? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix

(2) Des droits plus chers que ceux de l'amitié! Et c'eſt un ſage qui le dit! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie ? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines ? Nes-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un Prince étranger,

étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le ſage les mépriſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant déſeſpéré, & Caton déchira-t-il ſes entrailles pour ſa maîtreſſe ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne. Téméraire, ah ! tais-toi. Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit

à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche ſi tu y verras un ſeul citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fût permiſe aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coûtoit ſi peu de mourir? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'Etat fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de ceſſer d'être; ils avoient rempli leurs fonctions ſur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de

diſpoſer d'eux, & de ſe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à ſervir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le ſpectacle indigne de vrais citoyens ſervant un uſurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuſer ſur ton obſcurité? Ta foibleſſe t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins ſoumis à ſes loix? Il te ſied bien d'oſer parler de mourir, tandis que tu dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien..... Je ſuis inutile au monde..... Philoſophe d'un jour! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité par cela ſeul qu'il exiſte?

Ecoute-moi, jeune insensé ; tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : " Que je fasse encore une „ bonne action avant que de mourir „. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraſſer aujourd'hui, comme je l'avois eſpéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinſington. Le train de la Cour eſt qu'on y travaille beaucoup ſans rien faire, & que toutes les affaires s'y ſuccedent ſans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures ; mais comme la plus importante affaire des Miniſtres eſt d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop viſible n'abrege pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient gueres, elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir, c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez : il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute choſe, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre ; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez trouver le repos.

Il ſe préſente pour cette épreuve une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner ; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de ſemblables. Il dé-

pend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes ; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables, elles n'exigeront, avec les talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne ; elles ne vous en conviendront que mieux ; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet ſur le point d'éclore eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe ; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord; ordonnez de moi, vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une eſcadre de cinq vaiſſeaux

de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. George Anſon, habile & vaillant officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud, où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes Orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (1), & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours. En attendant, ſongez

(1) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinſington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Edouard forcé d'y paſſer je ne ſais combien de jours.

à votre équipage, & à vous pourvoir d'inſtrumens & de livres; car l'embarquement eſt prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'eſpere que Dieu vous ramenera ſain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous ſéparer jamais.

LETTRE XXVI.

DE L'AMANT DE JULIE.

A MDE. D'ORBE.

JE pars, chére & charmante couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphere la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans trouver un lieu pour y repoſer mon cœur; je vais chercher un aſyle au monde où je puiſſe être loin de vous! Mais il faut reſpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaicteur, d'un pere. Sans eſpérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puiſque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois

heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je ſerai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être .... qu'il ſeroit affreux de ne vous plus voir! Hélas! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur: car quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai réſolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc ainſi que vous le bonheur d'être mere? Elle devoit donc l'être? ... Ciel inexorable! ... ô ma mere! pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colere? ...

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes couſines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables

amies, femmes uniques ſur la terre. Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'exiſtoit que pour partager entre vous tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... j'entends le ſignal & les cris des matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton ſein, puiſſé-je retrouver ſur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la troiſieme Partie, & du Tome ſecond.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES

Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE à Julie.
Reproches que lui fait ſon Amant en proie aux peines de l'abſence. pag. 1.
LET. II. de Milord Edouard à Claire.
Il l'informe du trouble de l'Amant de Julie, & promet de ne point le quitter qu'il ne le voye dans un état ſur lequel il puiſſe compter. 7
FRAGMENS joints à la Lettre précédente.
L'Amant de Julie ſe plaint que l'amour & l'amitié le ſéparent de tout ce qu'il aime. Il ſoupçonne qu'on lui a conſeillé de l'éloigner. 16
LET. III. de Milord Edouard à Julie.
Il lui propoſe de paſſer en Angleterre avec ſon Amant pour l'épouſer, & leur offre une Terre qu'il a dans le Duché d'Yorck. 18

LET. IV. de Julie à Claire.
Perplexités de Julie incertaine ſi elle acceptera, ou non, la propoſition de Milord Edouard; elle demande conſeil à ſon amie. 25
LET. V. Réponſe.
Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, & l'aſſure qu'elle la ſuivra par-tout ſans lui conſeiller néanmoins d'abandonner la maiſon paternelle. 29
BILLET de Julie à Claire.
Julie remercie ſa couſine du conſeil qu'elle a cru entrevoir dans la lettre précédente. 39
LET. VI. de Julie à Milord Edouard.
Refus de la propoſition qu'il lui a faite. 40
LET. VII. de Julie.
Elle releve le courage abattu de ſon Amant, & lui peint vivement l'injuſtice de ſes reproches. Sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables. 45
LET. VIII. de Claire.
Elle reproche à l'Amant de Julie ſon ton grondeur & ſes mécontentemens, & lui avoue qu'elle a engagé ſa couſine à l'éloigner & à refuſer les offres de Milord Edouard. 54

LET. IX. de Milord Edouard à Julie. *L'Amant de Julie plus raiſonnable. Départ de Milord Edouard pour Rome. Il doit à ſon retour reprendre ſon ami à Paris, l'emmener en Angleterre, & dans quelles vues.* 57

LET. X. à Claire. *Soupçons de l'Amant de Julie contre Milord Edouard. Suites. Eclairciſſement. Son repentir. Son inquiétude cauſée par quelques mots d'une lettre de Julie.* 60

LET. XI. de Julie. *Elle exhorte ſon Amant à faire uſage de ſes talens dans la carriere qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu & à n'oublier jamais ſon Amante; elle ajoute qu'elle ne l'épouſera point ſans le conſentement du Baron d'Etange, mais qu'elle ne ſera point à un autre ſans le ſien.* 69

LET. XII. à Julie. *Son Amant lui annonce ſon départ.* 82

LET. XIII. à Julie. *Arrivée de ſon Amant à Paris. Il lui jure une conſtance éternelle, & l'informe de la généroſité de Milord Edouard à ſon égard.* 84

LET. XIV. à Julie. *Entrée de ſon Amant dans le monde.*

Fauſſes amitiés. Idée du ton des converſations à la mode. Contraſte entre les diſcours & les actions. 90

LET. XV. de Julie.

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. 101

LET. XVI. à Julie.

Son Amant répond à la critique de ſa derniere lettre. Où, & comment il faut étudier un peuple. Le ſentiment de ſes peines. Conſolation dans l'abſence. 110

LET. XVII. à Julie.

Son Amant tout-à-fait dans le torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Viſites. Spectacles. 121

LET. XVIII. de Julie.

Elle informe ſon Amant du mariage de Claire ; prend avec lui des meſures pour continuer leur correſpondance par une autre voie que celle de ſa couſine ; fait l'éloge des François ; ſe plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Pariſiennes ; invite ſon ami à faire uſage de ſes talens à Paris ; lui annonce l'arrivée de deux épouſeurs & la meilleure ſanté de Madame d'Etange. 144

LET. XIX. à Julie,
Motif de la franchiſe de ſon Amant vis-à-vis des Pariſiens. Par quelle raiſon il préfere l'Angleterre à la France pour y faire valoir ſes talens. 157
LET. XX. de Julie.
Elle envoye ſon portrait à ſon Amant, & lui annonce le départ des deux épouſeurs. 161
LET. XXI. à Julie.
Son Amant lui fait le portrait des Pariſiennes. 162
LET. XXII. à Julie.
Tranſports de l'Amant de Julie, à la vue du portrait de ſa Maîtreſſe. 172
LET. XXIII. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.
Deſcription critique de l'Opéra de Paris. 196
LET. XXIV. de Julie.
Elle informe ſon Amant de la maniere dont elle s'y eſt priſe pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé. 214
LET. XXV. à Julie.
Critique de ſon portrait. Son Amant le fait réformer. 217
LET. XXVI. à Julie.
Son Amant conduit, ſans le ſavoir, chez des femmes du monde. Suites.

Aveu de ſon crime. Ses regrets. 224
LET. XXVII. de Julie.
Elle reproche à ſon Amant ſes ſociétés & ſa mauvaiſe honte, comme les premieres cauſes de ſa faute; lui conſeille de remplir ſa fonction d'obſervateur parmi le bourgeois, & même le bas peuple; ſe plaint de la différence entre les relations frivoles qu'il lui envoye, & celles beaucoup meilleures qu'il adreſſe à Mad. d'Orbe. 232
LET. XXVIII. de Julie.
Les lettres de ſon Amant ſurpriſes par ſa mere. 250

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe.
Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Mde. d'Etange & l'accablement de ſa fille, & l'engage à renoncer à Julie. 252
LET. II. de l'Amant de Julie à Mde. d'Etange.
Promeſſe de rompre tout commerce avec Julie. 260
LET. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe, en lui envoyant la Lettre précédente.

Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie. 263

LET. IV. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Mde. d'Etange. 265

LET. V. de Julie à son Amant.

Mort de Mde. d'Etange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son Amant. 269

LET. VI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.

Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie, & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Mde. d'Etange. 273

LET. VII. Réponse.

Mde. d'Orbe félicite l'Amant de Julie du sacrifice qu'il a fait; cherche à le consoler de la perte de son Amante, & dissipe ses inquiétudes sur la cause de la mort de Mde. d'Etange. 278

LET. VIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.

Il lui reproche de l'oublier; le soupçonne de vouloir cesser de vivre, & l'accuse d'ingratitude. 289

LET. IX. Réponſe.
L'Amant de Julie raſſure Milord Edouard ſur ſes craintes. 290
BILLET de Julie.
Elle demande à ſon Amant de lui rendre ſa liberté. 291
LET. X. du Baron d'Etange, dans laquelle étoit le précédent Billet.
Reproches & menaces à l'Amant de ſa fille. ibid.
LET. XI. Réponſe.
L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Etange, & lui reproche ſa barbarie. 292
BILLET inclus dans la précédente Lettre.
L'Amant de Julie lui rend le droit de diſpoſer de ſa main. 295
LET. XII. de Julie.
Son déſeſpoir de ſe voir ſur le point d'être ſéparée à jamais de ſon Amant. Sa maladie. ibid.
LET. XIII. de Julie à Mde. d'Orbe.
Elle lui reproche les ſoins qu'elle a pris pour la rappeller à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que ſon Amant ne ſoit plus. 297
LET. XIV. Réponſe.
Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée ſubite de ſon Amant. Il

s'inocule volontairement en lui baiſant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guériſon. Son retour à Paris avec Milord Edouard. 302

LET. XV. de Julie.

Nouveaux témoignages de tendreſſe pour ſon Amant. Elle eſt cependant réſolue à obéir à ſon pere. 310

LET. XVI. Réponſe.

Tranſports d'amour & de fureur de l'Amant de Julie. Maximes honteuſes auſſi-tôt rétractées qu'avancées. Il ſuivra Milord Edouard en Angleterre, & projette de ſe dérober tous les ans, & de ſe rendre ſecretement près de ſon Amante. 313

LET. XVII. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend le mariage de Julie. 320

LET. XVIII. de Julie à ſon Ami.

Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans ſes rendez-vous. Sa groſſeſſe. Ses eſpérances évanouies. Comment ſa mere fut informée de tout. Elle proteſte à ſon pere qu'elle n'épouſera jamais M. de Wolmar. Quels moyens ſon pere emploie pour vaincre ſa fermeté. Elle ſe laiſſe

mener à l'Egliſe. Changement total de ſon cœur. Réfutation ſolide des ſophiſmes qui tendent à diſculper l'adultere. Elle engage celui qui fut ſon Amant à s'en tenir, comme elle fait, aux ſentimens d'une amitié fidelle, & lui demande ſon conſentement pour avouer à ſon époux ſa conduite paſſée. . . 321

LET. XIX. Reponſe.

Sentimens d'admiration & de fureur chez l'Ami de Julie. Il s'informe d'elle ſi elle eſt heureuſe, & la diſſuade de faire l'aveu qu'elle médite. 377

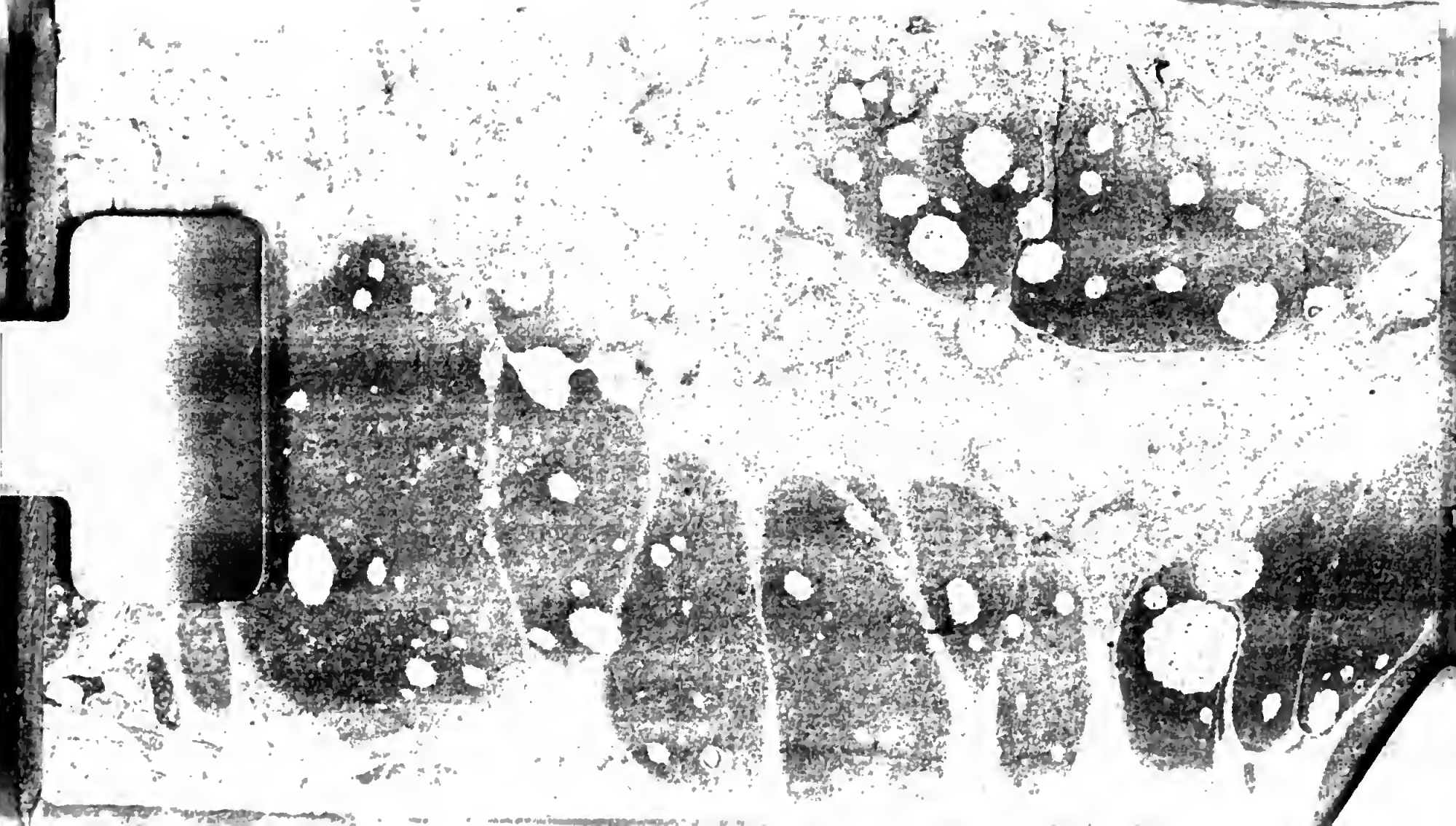
LET. XX. de Julie.

Son bonheur avec M. de Wolmar, dont elle dépeint à ſon ami le caractere. Ce qui ſuffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle conſidération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoit. Elle rompt tout commerce avec ſon Ami; lui permet de lui donner de ſes nouvelles par Mde. d'Orbe dans les occaſions intéreſſantes, & lui dit adieu pour toujours. 385

LET. XXI. de l'Amant de Julie à Milord Edouard.

Ennuyé de la vie, il cherche à juſtifier le ſuicide. . . 403

LET. XXII. Réponſe.
Milord Edouard réfute avec force les raiſons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriſer le ſuicide. 422
LET. XXIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
Il propoſe à ſon ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. Il lui parle d'une occaſion qui ſe préſente pour cela ; & , ſans s'expliquer davantage , lui demande ſa réponſe. 437
LET. XXIV. Réponſe.
Réſignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Edouard. 440
LET. XXV. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
Il a tout diſpoſé pour l'embarquement de ſon ami en qualité d'Ingénieur ſur un vaiſſeau d'une Eſcadre Angloiſe qui doit faire le tour du monde. ibid.
LET. XXVI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.
Tendres adieux à Mde. d'Orbe & à Mde. de Wolmar. 442

Fin de la Table du Tome II.

AQ1
.N5300t